

Collectif

SIX MOIS POUR AIMER

DIEU

TROISIEME MOIS





Premier jour

Quel Dieu aimons-nous ? Après deux mois de méditations sur l'amour de Dieu dans les Écritures, où nous avons entrevu le visage de Dieu révélé en Jésus par L'Esprit et dans sa Mère, il est bon de faire un retour sur nous-mêmes. Il est nécessaire de faire le ménage dans notre psychisme sur les représentations que nous pouvons avoir de la divinité, afin de nous débarrasser des idées que nous avons héritées d'une culture qui est fille des Maîtres du Soupçon. La démarche la plus radicale serait celle de l'École rhénane, initiée par Maître Eckhart, qui est de s'anéantir et de se détacher de tout, non seulement sur le plan affectif et matériel, mais aussi sur le plan intellectuel et religieux. C'est dans le néant que Dieu se manifeste d'une manière parfaite. Mais quand nous nous engageons dans une vie d'amour de Dieu, un jour nous connaissons la nuit, quels que soient le chemin spirituel ou l'école de spiritualité que nous avons choisie. Nuit de la foi, de l'intelligence, de la sensibilité, l'indispensable traversée du désert pour entrer dans la Terre Promise. Remarquez qu'aucun de ceux qui avaient quitté l'Égypte n'est arrivé à Canaan. Cela signifie qu'il nous faut connaître une mort et une renaissance.

Ce que je vous propose est une nuit active de l'intelligence. N'ayons pas peur de nous confronter à toutes les objections du monde, de la philosophie, du rationalisme, du

politiquement et du religieusement correct. Ne vous inquiétez pas, je traduirai tout cela en langage clair, car ce que nous avons à comprendre et à répondre doit être clair pour nous-mêmes et pour ceux qui nous interrogent sur notre foi, notre espérance et notre amour.

Comment en sommes-nous arrivés au drame de l'humanisme athée ?

Dans l'ordre il y a l'esprit des lumières et la lutte contre la religion comme superstition, puis Feuerbach et son humanisme athée qui dénonce l'aliénation de l'homme à Dieu, puis Marx et Engel qui mettent en pratique Feuerbach dans le changement de la société qui doit être matérialiste et athée. Nietzsche, qui déclare que Dieu est mort. Freud, qui considère la religion comme une illusion. Puis l'avènement du libéralisme et du capitalisme qui engendrent la contestation libertaire et anarchiste : ni Dieu ni maître.

En conclusion : nous vivons et nous subissons l'influence d'une culture sans Dieu et matérialiste, qui se cache sous le visage acceptable de la laïcité obligatoire. Nous sommes dans le consumérisme qui ne peut donner un sens à la vie. Car la question essentielle est là : quel est le sens de ma vie ? Quelle est ma place, et la place des autres, dans ce monde ?

Deuxième jour

Que nous a dit Ludwig Feuerbach, auquel l'athée militant Michel Onfray fait constamment référence ?

« L'athéisme est un humanisme. Plus exactement, le véritable humanisme se fonde sur la réappropriation de ce que l'homme avait imaginativement projeté en Dieu. La philosophie est une théologie déguisée. L'absolu n'est rien d'autre que l'homme, et ce dernier ne pourra trouver son salut que s'il consent à faire de lui-même l'idéal qu'il cherche. »

Je vais commenter cette phrase qui résume bien le livre de Feuerbach « L'essence du christianisme ».

L'athéisme est un humanisme. Il faut se débarrasser de Dieu qui est une construction humaine, pour revenir à l'homme, car l'homme c'est Dieu. L'homme s'est fabriqué Dieu en projetant dans le ciel tout ce qui était en lui de désir et de frustration. Il faut dire qu'à l'époque où vivait l'auteur, les églises, qu'elles soient catholiques ou protestantes, étaient monarchiques et se plaçaient comme garantes des pouvoirs auprès des riches et des puissants. L'homme donc, est prisonnier d'un Dieu qu'il s'est fabriqué, il est aliéné. Le terme d'aliénation fera fortune et la promesse d'une libération fera partie de tous les programmes révolutionnaires. Devenir sans Dieu, c'est se désaliéner pour devenir libre et instaurer un nouvel humanisme.

Pour Feuerbach, comme pour Hegel, le Dieu du christianisme est le miroir de l'homme. Mais cette projection de l'essence humaine hors d'elle-même est, pour Feuerbach, contrairement à Hegel, une aliénation.

Or, nous pouvons faire une première objection, qui est vraie pour toutes les religions. Si Dieu est « déjà » dans l'homme et qu'il le cherche, il pourra s'en faire une représentation qui donne sens à sa vie et à la société dans laquelle il vit. Mais pour cela il faudrait qu'il ait une perception juste du Dieu qui vit en lui, la Révélation est donc indispensable.

Troisième jour

« L'objet de l'homme n'est rien d'autre que son essence objective elle-même. Telle est la pensée de l'homme, tels ses sentiments, tel son Dieu : autant de valeur possède l'homme, autant et pas plus, son Dieu. La conscience de Dieu est la conscience de soi de l'homme, la connaissance de Dieu est la connaissance de soi de l'homme. À partir de son Dieu, tu connais l'homme, et inversement à partir de l'homme son Dieu : les deux ne font qu'un. Ce que Dieu est pour l'homme, c'est son esprit, son âme, et ce qui est le propre de l'esprit humain, son âme, son cœur, c'est cela son Dieu : Dieu est l'intériorité manifeste, le soi exprimé de l'homme. La religion est le solennel dévoilement des trésors cachés de l'homme, l'aveu de ses pensées les plus intimes, la confession publique de ses secrets d'amour.

Mais si la religion, conscience de Dieu, est désignée comme étant la conscience de soi de l'homme, cela ne peut signifier que l'homme religieux a directement conscience du fait que sa conscience de Dieu est la conscience de soi de son essence, puisque c'est la carence de cette conscience qui précisément fonde l'essence particulière de la religion. Pour écarter ce malentendu, il vaut mieux dire : la religion est la première conscience de soi de l'homme, mais indirecte. Partout, par suite, la religion précède la philosophie, aussi bien dans l'histoire de l'humanité que dans l'histoire de l'individu. L'homme déplace d'abord à l'extérieur de soi sa propre essence avant de la trouver en lui. La religion est l'essence infantile de l'humanité ».¹

Comment fabriquer un Dieu ?

Nous rêvons de toute-puissance ?

- Nous créons un Dieu Tout-Puissant !

Nous rêvons de succès ?

- Dieu est le créateur d'une œuvre admirable !

Nous rêvons de richesse et de splendeur ?

- Dieu promet réussite et richesse à ceux qui l'adorent !

Nous rêvons d'invulnérabilité ?

- Allah Akbar !

Nous rêvons de plaisir ?

- Dieu a créé Éros et Bacchus et des fêtes licencieuses sont organisées en son honneur, ainsi que les Lupercales !

Nous rêvons de liberté ?

- Nous nous inventons un Dieu libéral !

Nous rêvons d'immortalité ?

- Dieu donne l'immortalité de l'âme !

Nous rêvons de vengeance ?

- Dieu châtie nos adversaires !

Nous rêvons de domination ?

- Dieu nous délègue ses titres et nous permet (Bible à la main) pratiquer l'esclavage, de nous donner des titres hiérarchiques, d'inventer le droit divin !

Approche freudienne

Nous sommes masochistes ?

- Dieu est un dominateur sadique !

¹ Ludwig Feuerbach, L'essence du christianisme(1841), traduction Jean-Pierre Osier, Maspero 1968, pp 129-130

Nous sommes infantiles ?

- Dieu est un Père qui punit et récompense !

Objection majeure : personne n'aurait pu inventer le christianisme. Je connais un Juif qui est maintenant à la tête d'une communauté de Juifs messianiques en Israël, qui me raconta sa conversion. Il faisait un voyage en bateau et il avait décidé de lire le Nouveau Testament par curiosité. Il découvrit la vie de Jésus et s'enthousiasma, ses paroles étaient merveilleuses et allaient bien au-delà de ce que toute religion enseignait, il devait vraiment être le Messie. Soudain, arrivé au récit de la Passion il arrêta sa lecture, il vécut une intense déception. Ce n'était pas possible. Ce n'est que plusieurs années plus tard qu'il lut la suite : Jésus était ressuscité des morts ! Il se fit baptiser et annonça la Bonne Nouvelle à ses frères juifs.

Le christianisme est une religion que nul n'aurait pu inventer. Un Dieu qui s'abaisse, qui se fait tout petit, un Dieu qui se fait bébé et se livre aux mains des hommes. Un Dieu qui pleure sur l'humanité souffrante et qui fait sans fin miséricorde. Un Dieu qui inverse toutes les valeurs humaines où le premier devient le dernier, où celui qui commande est celui qui sert. Un Dieu qui résiste aux orgueilleux et fait droit aux opprimés, ça ne s'invente pas. Un Dieu qui souffre et s'offre, qui dit : « On ne me prend pas ma vie, c'est moi qui la donne », et qui accepte la mort la plus infamante qui soit, la crucifixion, ça n'existe pas nous plus. Un Dieu qui prêche l'amour envers tous les hommes, à commencer par les ennemis.



Quatrième jour

Mais il faut aussi relever ce qui est juste dans la critique de nos ennemis. Puisque nous les aimons. Nous sommes enclins à nous fabriquer des images de Dieu qui soient semblables à ce que nous dicte notre psychologie. L'enseignement de Jésus nous paraît parfois trop exigeant et nous retombons, comme le fit souvent le peuple d'Israël, dans nos vieilles idoles. Dans la mesure où la religion, selon Marx, rend l'oppression supportable, elle peut être comparée à une drogue dure. Cependant, la religion n'est que le symptôme d'une aliénation plus générale et plus profonde.

« La religion est le soupir de la créature opprimée, la chaleur d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple.

Abolir la religion en tant que bonheur illusoire du peuple, c'est exiger son bonheur réel. Exiger qu'il renonce aux illusions sur sa situation, c'est exiger qu'il renonce à une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc en germe la critique de cette vallée de larmes dont la religion est l'auréole. La critique a dépouillé les chaînes des fleurs imaginaires qui les recouvraient, non pour que l'homme porte des chaînes sans fantaisie, désespérantes, mais pour qu'il rejette les chaînes et cueille la fleur vivante. La critique de la religion détruit les illusions de l'homme pour qu'il pense, agisse, façonne sa réalité comme un homme désillusionné parvenu à l'âge de la raison, pour qu'il gravite autour de lui-même, c'est-à-dire de son soleil réel. La religion n'est que le soleil illusoire qui gravite autour de l'homme en tant que l'homme ne gravite pas autour de lui-même. »

« C'est donc la tâche de l'histoire, après la disparition de l'Au-delà de la vérité, d'établir la vérité de ce monde-ci. C'est en premier lieu la tâche de la philosophie, qui est au service de l'histoire, une fois démasquée la forme sacrée de l'auto-aliénation de l'homme, de démasquer l'auto-aliénation dans ses formes non sacrées. La critique du ciel se transforme par là en critique de la terre, la critique de la religion en critique du droit, la critique de la théologie en critique de la politique ». ²

Je ne voudrais pas ironiser sur les paradis athées et sur le bonheur des hommes qui y vivent, mais je voudrais répondre à cette citation que l'on fait souvent de Marx : « La religion est l'opium du peuple » et c'est une drogue dure. Pendant des siècles les puissants, les propriétaires terriens, les patrons d'une industrie esclavagiste se sont servis de la religion pour tenir en respect les plus pauvres. Pour les menacer de l'enfer et les confiner dans une religion de la résignation en leur promettant un bonheur dans un autre monde.

Tout homme privé de Dieu expérimente le manque, il lui faudra trouver un substitut de Dieu. Le vide dans lequel nous a laissés l'humanisme athée appelle une compensation, une drogue douce ou dure, qu'elle dise son nom ou qu'elle s'impose à notre insu.

La première drogue est la consommation, à laquelle nous sommes contraints par notre cupidité et incités par la publicité qui devrait être déclarée immorale car elle agit sur notre inconscient, nous privant de notre liberté. La drogue qui lui est liée et qui est fortement addictive est l'informatique. Nous surfons dans un monde irréel et jouons dans le virtuel pour mieux oublier notre besoin fondamental qui est religieux, spirituel et mystique. Ces drogues nous enferment dans une solitude où nous devenons imperméables à la communion. Il faut mentionner aussi la saturation d'images qui abîme notre créativité personnelle, la surinformation qui nous rend spectateurs et non plus acteurs du monde politique et social.

² Karl Marx, Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel (1844), traduction A. Baraquin, dans Critique du droit politique hégélien, Éditions Sociales, 1975, p197,

Je le redis, il est nécessaire de jeûner de tout cela, de nous désintoxiquer, si nous voulons vraiment aimer Dieu et le prochain.

Comme le culte de la Raison sous Robespierre, les régimes totalitaires ont créé leurs religions et leurs cérémonies, leurs grand-messes, leurs rituels innombrables, leurs cultes de la personnalité. Alors, qu'on ne parle plus de la religion comme opium du peuple !

Cinquième jour

Freud : La religion comme illusion

Pour Freud la religion est une illusion, et non pas une erreur. Freud fournit cependant une explication de l'illusion religieuse tout à fait différente de celle de Marx.

« Ces idées, qui professent d'être des dogmes, ne sont pas le résidu de l'expérience ou le résultat final de la réflexion : elles sont des illusions, la réalisation des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus pressants de l'humanité ; le secret de leur force est la force de ces désirs. Nous le savons déjà : l'impression terrifiante de la détresse infantile avait éveillé le besoin d'être protégé - protégé en étant aimé - besoin auquel le Père a satisfait ; la reconnaissance du fait que cette détresse dure toute la vie a fait que l'homme s'est cramponné à un Père, à un Père cette fois plus puissant. L'angoisse humaine en face des dangers de la vie s'apaise à la pensée du règne bienveillant de la Providence divine, l'institution d'un ordre moral de l'univers assure la réalisation des exigences de la justice, si souvent demeurées irréalisées dans les civilisations humaines, et la prolongation de l'existence terrestre par une vie future fournit les cadres de temps et de lieu où ces désirs se réaliseront. Des réponses aux questions que se pose la curiosité humaine touchant ces énigmes : la genèse de l'univers, le rapport entre le corporel et le spirituel, s'élaborent suivant les prémisses du système religieux. Et c'est un formidable allègement pour l'âme individuelle que de voir les conflits de l'enfance émanés du complexe paternel – conflits jamais entièrement résolus -, lui être pour ainsi dire enlevés et recevoir une solution acceptée de tous.

Quand je dis : tout cela ce sont des illusions, il me faut délimiter le sens de ce terme. Une illusion n'est pas la même chose qu'une erreur, une illusion n'est pas non plus nécessairement une erreur. L'opinion d'Aristote, d'après laquelle la vermine serait engendrée par l'ordure - opinion qui est encore celle du peuple ignorant - était une erreur ; de même l'opinion qu'avait une génération antérieure de médecins, et d'après laquelle le tabès aurait été la conséquence d'excès sexuels. Il serait impropre d'appeler ces erreurs des illusions, alors que c'était une illusion de la part de Christophe Colomb, quand il croyait avoir trouvé une nouvelle route maritime des Indes. La part de désir que comportait cette erreur est manifeste ».³

Mais plus qu'une illusion, la religion pour Freud est une névrose.

³ Sigmund Freud, *L'avenir d'une illusion* (1927), traduction Marie Bonaparte, Ed. PUF, Coll. Quadrige, 1993, pp 43-44

Nous savons que l'enfant humain ne peut pas accomplir son évolution vers la civilisation sans passer par une phase plus ou moins accentuée de névrose. Ceci provient du fait que l'enfant est incapable de réprimer par un travail mental rationnel un aussi grand nombre d'impulsions instinctives que celles qu'il possède, impulsions dont plus tard, en tant que civilisé, il n'aurait que faire. Et il doit, par suite, en venir à bout par des actes de refoulement, derrière lesquels d'ordinaire se cache un mobile de peur. La plupart de ces névroses infantiles disparaissent spontanément quand l'enfant grandit ; tel est particulièrement le cas des névroses obsessionnelles de l'enfance. On pourrait de même admettre que l'humanité dans son ensemble passe, au cours de son évolution, par des états analogues aux névroses (et ceci pour les mêmes raisons). Aux époques d'ignorance et de faiblesse intellectuelle qu'elle a d'abord traversées, l'humanité ne pouvait réaliser les renoncements aux instincts indispensables à la vie en commun des hommes qu'en vertu de forces purement affectives. Et le résidu de ces démarches, analogues au refoulement, qui eurent lieu aux temps préhistoriques, subsistent longtemps en tant que partie intégrante de la civilisation. La religion serait la névrose obsessionnelle universelle de l'humanité. Comme celle de l'enfant, elle dérive du complexe d'Oedipe, des rapports de l'enfant au père. D'après ces conceptions, on peut prévoir que l'abandon de la religion aura lieu avec la fatale inexorabilité d'un processus de croissance, et que nous nous trouvons à l'heure présente justement dans cette phase de l'évolution.

Aussi notre attitude envers ce phénomène devrait-elle se modeler sur celle d'un éducateur compréhensif, qui ne s'oppose pas au développement nouveau en présence duquel il se trouve, mais cherche au contraire à le favoriser et s'efforce simplement de tempérer la violence avec laquelle il se fait place. Cette analogie n'épuise d'ailleurs pas l'essence de la religion. Si d'une part la religion comporte des entraves d'ordre compulsif telles que seule la névrose obsessionnelle de l'individu en présente, d'autre part elle implique un système d'illusions créées par le désir, avec négation de la réalité, système tel qu'on le retrouve, à l'état isolé, seulement dans la psychose hallucinatoire, qui est un état de confusion mentale bienheureux.

Le système freudien est une mythologie qu'il s'est inventée, qui est très contestée aujourd'hui mais qui a fortement imprégné notre mémoire collective. Nous nous sentons coupables, coupables d'avoir tué, ou d'avoir voulu tuer le père. C'est vrai que le sentiment de culpabilité est universel mais d'autres explications existent. Ce sentiment, même s'il se tapit dans l'ombre, finit toujours par ressortir dans les phobies, dans la psychopathologie de la vie quotidienne. En ceci tous les êtres humains, même les saints, sont plus ou moins névrosés. Une phobie est une peur déplacée, elle peut s'investir dans différents domaines. Nous choisirons celui de la propreté, de la pureté. Le scrupuleux pense être soulagé de son angoisse en accomplissant des rites et il a l'impression que si ces rites ne sont pas scrupuleusement observés dans un certain ordre, un malheur va se produire. C'est l'origine, sous une forme atténuée, de la superstition. Celui qui souffre d'une névrose obsessionnelle dans le domaine de la propreté se livre à des rites de lavage, certains lavent le savon et ne s'essuient pas les mains, il les laisse sécher de peur que la serviette soit contaminée. Ils peuvent tyranniser leur entourage en exigeant qu'il se décontamine en rentrant à la maison, en changeant de vêtement par exemple. Aujourd'hui ces conduites pathologiques réagissent assez bien aux antidépresseurs mais, je suis là pour en témoigner, également aux thérapies cognitives et comportementales. Je me souviens d'un homme qui est venu me voir à la sortie

de la messe pour me dire qu'elle n'était pas valide. Et pourquoi donc ? Parce que le prêtre avait fait un déplacement autour de l'autel en allant de la droite vers la gauche, ce que prohibent les rituels anciens. D'autres vous diront que seule la messe de Saint-Pie X, que j'apprécie beaucoup par ailleurs, est la seule licite.

Mais ce n'est pas le scrupule religieux qui explique la religion. Quel tour de passe-passe nous a joué Freud qui a écrit l'avenir d'une illusion alors qu'il se savait condamné par un cancer ?

Si la religion est l'avenir d'une illusion que l'on s'est acharné à éradiquer...



Démolition de la cathédrale Saint-Sauveur, remplacée par une piscine



... cette illusion a un grand avenir devant elle car Dieu est vivant, l'Esprit est à l'œuvre et le Christ est ressuscité !



La cathédrale Saint-Sauveur reconstruite



Voici comment Leszec Kolakowski expose et résume "les deux manières inconciliables d'accepter le monde et la place que nous y occupons", de l'humanisme athée d'une part et de l'adoration religieuse d'autre part.

« Le message inévitable de l'humanisme prométhéen, le voici : "L'auto-créativité humaine est sans limites, le mal et la souffrance sont contingents, la vie est infiniment inventive, rien n'est valide - au plan moral ou intellectuel - du seul fait d'avoir passé pour tel au long de l'histoire, il n'y a pas d'autorité dans la tradition, l'esprit humain n'a pas besoin d'une quelconque révélation ni d'un quelconque enseignement venu du dehors. Dieu n'est autre que l'homme qui s'opprime lui-même et qui étouffe sa propre raison." »

« Le message invariable de l'adoration religieuse, le voici : "Du fini à l'infini, la distance est toujours infinie ; tout ce que nous créons est voué à périr tôt ou tard, la vie est vouée à l'échec et la mort est insurmontable à moins que nous n'ayons part à cette réalité éternelle qu'il ne nous appartient pas de susciter, mais de laquelle nous dépendons ; nous pouvons la percevoir, quoique de façon très vague et inadéquate, et elle est la source de toute notre connaissance du bien et du mal ; sans elle, nous restons seuls avec nos passions ; or le plus souvent nos passions sont mauvaises et nous rendent ennemis les uns des autres ; rien ne peut les réfréner si ce n'est la confiance en la véracité de la révélation de Dieu par lui-même." » (Leszec Kolakowski, Philosophie de la religion, éditions Fayard, p. 255-256)

Septième jour

Discours du Pape saint Jean-Paul II au Congrès International sur Evangélisation et Athéisme, Vendredi, 10 octobre 1980

« 1. Soyez remercié de vos paroles. Comme il est facile de le constater, l'athéisme est sans conteste l'un des phénomènes majeurs, et il faut même dire, le drame spirituel de notre temps. Enivré par le tourbillon de ses découvertes, assuré d'un progrès scientifique et technique apparemment sans limites, l'homme moderne se découvre inexorablement affronté à son destin : "À quoi bon aller sur la lune - selon l'expression d'un des hommes de culture les plus prestigieux de notre époque - si c'est pour s'y suicider ?" Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que l'amour ? Qu'est-ce que la mort ? Depuis qu'il y a des hommes qui pensent, ces questions fondamentales n'ont cessé d'habiter leur esprit. Depuis des millénaires, les grandes religions se sont efforcées d'y apporter leurs réponses. L'homme lui-même n'apparaissait-il pas, au regard pénétrant des philosophes, comme étant, indissociablement, *homo faber*, *homo ludens*, *homo sapiens*, *homo religious* ? Et n'est-ce pas à cet homme-là que l'Église de Jésus-Christ entend proposer la Bonne Nouvelle du salut, porteuse d'espérance pour tous, à travers le flux des générations et le reflux de civilisations ?

2. Mais voici que, en un gigantesque défi, l'homme moderne, depuis la Renaissance, s'est dressé contre ce message de salut, et s'est mis à refuser Dieu au nom même de sa dignité d'homme. D'abord réservé à un petit groupe d'esprits, l'intelligentsia, qui se considérait

comme une élite, l'athéisme est aujourd'hui devenu un phénomène de masse qui investit les Églises. Bien plus, il les pénètre de l'intérieur, comme si les croyants eux-mêmes, y compris ceux qui se réclament de Jésus-Christ, trouvaient en eux une secrète connivence ruineuse de la foi en Dieu, au nom de l'autonomie et de la dignité de l'homme. C'est d'un "véritable sécularisme" qu'il s'agit, selon l'expression de Paul VI dans son Exhortation apostolique "*Evangelii Nuntiandi*" : "Une conception du monde d'après laquelle ce dernier s'explique par lui-même sans qu'il soit besoin de recourir à Dieu ; Dieu devenu ainsi superflu et encombrant. Un tel sécularisme, pour reconnaître le pouvoir de l'homme, finit donc par se passer de Dieu et même par renier Dieu."

3. Tel est le drame spirituel de notre temps. L'Église ne saurait en prendre son parti. Elle entend, au contraire, l'affronter courageusement. Car le Concile s'est voulu au service de l'homme, non pas de l'homme abstrait, considéré comme une entité théorique, mais de l'homme concret, existentiel, aux prises avec ses interrogations et ses espoirs, ses doutes et ses négations mêmes. C'est à cet homme-là que l'Église propose l'Évangile. Il lui faut donc le connaître, de cette connaissance enracinée dans l'amour, qui ouvre au dialogue dans la clarté et la confiance entre hommes séparés par leurs convictions, mais convergents dans leur même amour de l'homme. "L'humanisme laïque et profane, a dit Paul VI lors de la clôture du Concile, est apparu dans sa terrible stature et a en un certain sens défié le Concile. La religion du Dieu qui s'est fait homme s'est rencontrée avec la religion - car c'en est une - de l'homme qui se fait Dieu. Qu'est-il arrivé ? Un choc, une lutte, un anathème ? Cela pouvait arriver, mais cela n'a pas eu lieu. La vieille histoire du Samaritain a été le modèle de la spiritualité du Concile "[4]. Moi-même, à la tribune des Nations Unies, à New-York, le 2 octobre 1979, j'ai exprimé ce souhait : "La confrontation entre la conception religieuse du monde et la conception agnostique, qui est l'un des signes des temps, pourrait conserver des dimensions humaines loyales et respectueuses, sans porter atteinte aux droits essentiels de la conscience de tout homme ou toute femme qui vivent sur la terre." Telle est la conviction de notre humanisme plénier, qui nous porte au-devant même de ceux qui ne partagent pas notre foi en Dieu, au nom de leur foi en l'homme - et c'est là le tragique malentendu à dissiper. À tous, nous voulons dire avec ferveur : nous aussi, autant et plus que vous, s'il est possible, nous avons le respect de l'homme. Aussi voulons-nous vous aider à découvrir et à partager avec nous la joyeuse nouvelle de l'amour de Dieu, de ce Dieu qui est la source et le fondement de la grandeur de l'homme, lui-même fils de Dieu, et devenu notre frère en Jésus-Christ.

4. C'est vous dire, chers amis, combien je me réjouis de ces journées d'études qui vous rassemblent à Rome, à l'Université Pontificale Urbainienne, sous les auspices de l'Institut Supérieur pour l'Étude de l'Athéisme, promoteur de votre Congrès International sur Évangélisation et Athéisme. Avec beaucoup d'intérêt, j'ai parcouru le programme que vous m'avez adressé. Et j'ai relevé avec sympathie la présence d'illustres professeurs et hommes d'étude, que je suis heureux de recevoir ici. À vrai dire, c'est presque un sentiment de vertige qui monte à l'esprit, en découvrant l'ampleur du champ considéré, et les axes de recherche qui vous y avez tracés : aspects phénoménologique, historique, philosophique et théologique de l'athéisme contemporain. Le phénomène, en effet, nous envahit de tous côtés : de l'Orient à l'Occident, des pays socialistes aux pays capitalistes, du monde de la culture à celui du travail. Aucun des âges de la vie n'y échappe, de la jeune adolescence en proie au doute, au vieillard livré au scepticisme, en passant par les soupçons et les refus de l'âge adulte. Et il n'est aucun continent à être épargné. C'est ce qui a conduit mon prédécesseur Paul VI, de vénérée mémoire, à ériger au sein de la Curie romaine, auprès des

Secrétariats pour l'Unité des Chrétiens et pour les Non-Chrétiens, un autre organisme voué, par vocation, à l'étude de l'athéisme et au dialogue avec les non-croyants. Il doit, en effet, être clair aux yeux de tous que l'Église veut être en dialogue avec tous, y compris ceux qui se sont éloignés d'elle et la rejettent, tant dans leurs convictions affirmées et résolues que dans leurs comportements décidés et parfois militants. L'un et l'autre, du reste, sont intimement mêlés. Les motivations suscitent l'action. Et l'agir, à son tour, modèle la pensée.

5. Aussi est-ce avec reconnaissance que j'accueille vos réflexions, pour les intégrer dans la démarche pastorale de l'Église en direction de tous ceux qui, à des titres divers, et de bien des manières certes, se réclament peu ou prou de l'athéisme polymorphe de notre temps. Qu'y a-t-il apparemment de commun, en effet, entre des pays où l'athéisme théorique, pourrait-on dire, est au pouvoir, et d'autres au contraire dont la neutralité idéologique professée recouvre un véritable athéisme pratique ? Sans doute la conviction que l'homme est, à lui seul, le tout de l'homme. Certes, le psalmiste déjà allait, répétant : "Insensés, ceux qui disent qu'il n'y a pas de Dieu." Et l'athéisme n'est pas d'aujourd'hui. Mais il était comme réservé à notre temps d'en faire la théorisation systématique, indûment prétendue scientifique, et d'en mettre en œuvre la pratique à l'échelle de groupes humains et même d'importants pays.

6. Et pourtant, comment ne pas le reconnaître avec admiration, l'homme résiste devant ces assauts répétés et ces feux croisés de l'athéisme pragmatiste, néopositiviste, psychanalytique, existentialiste, marxiste, structuraliste, nietzschéen... L'envahissement des pratiques et la déstructuration des doctrines n'empêchent pas, bien au contraire, parfois même elles suscitent, au cœur même des régimes officiellement athées, comme au sein des sociétés dites de consommation, un indéniable réveil religieux. Dans cette situation contrastée, c'est un véritable défi que l'Église doit affronter, et une tâche gigantesque qu'il lui faut réaliser, et pour laquelle elle a besoin de la collaboration de tous ses fils : réacculturer la foi dans les divers espaces culturels de notre temps, et réincarner les valeurs de l'humanisme chrétien. N'est-ce pas une requête pressante des hommes de notre temps qui, parfois désespérément et comme à tâtons, recherchent le sens du sens, le sens ultime ? En dépit de leurs différences d'origine et d'orientation, les idéologies modernes se rencontrent au carrefour de l'autosuffisance de l'homme, sans qu'aucune ne réussisse à combler la soif d'absolu qui le tenaille. Car, "l'homme passe infiniment l'homme", comme le notait Pascal en ses Pensées. C'est pourquoi, du trop-plein de ses certitudes, comme du creux de ses questions, toujours resurgit la quête de cet Infini dont il ne peut en lui effacer l'image, alors même qu'il la fuit : "Tu étais au-dedans de moi. Et moi, j'étais au-dehors de moi-même", confessait déjà saint Augustin.

7. Dans son encyclique "*Ecclesiam Suam*", Paul VI s'interrogeait sur ce phénomène, y voyait la voie d'un dialogue de salut : "Les raisons de l'athéisme, imprégnées d'anxiété, colorées de passion et d'utopie, mais souvent aussi généreuses, inspirées d'un rêve de justice et de progrès tendu vers des finalités d'ordre social divinisées : autant de succédanés de l'Absolu et du Nécessaire... Les athées, nous les voyons aussi parfois mus par de nobles sentiments, dégoûtés de la médiocrité et de l'égoïsme de tant de milieux sociaux contemporains, et habiles à emprunter à notre Évangile des formes et un langage de solidarité et de compassion humaine : ne serons-nous pas un jour capables de reconduire à leurs vraies sources, qui sont chrétiennes, ces expressions de valeurs morales ?"[10] L'athéisme proclame la disparition nécessaire de toute religion, mais il est lui-même un phénomène religieux. N'en faisons pas, pour autant, un croyant qui s'ignore. Et ne ramenons pas ce qui est un drame profond à un malentendu superficiel. Devant tous les faux dieux sans cesse

renaissants du progrès, du devenir, de l'histoire, sachons retrouver le radicalisme des premiers face aux idolâtres du paganisme antique, et redire avec saint Justin : "Certes, nous l'avouons, nous sommes les athées de ces prétendus dieux."

8. Soyons donc, en esprit et en vérité, des témoins du Dieu vivant, porteurs de sa tendresse de Père au creux d'un univers refermé sur lui-même et oscillant de l'orgueil luciférien au désespoir désabusé. Comment en particulier ne pas être sensible au drame de l'humanisme athée, dont l'antithéisme, et plus précisément l'antichristianisme, en vient à écraser la personne humaine qu'il avait voulu libérer du pesant fardeau d'un Dieu considéré comme un oppresseur ? "Il n'est pas vrai que l'homme ne puisse organiser la terre sans Dieu. Ce qui est vrai, c'est que, sans Dieu, il ne peut enfin de compte que l'organiser contre l'homme. L'humanisme exclusif est un humanisme inhumain." À quatre décennies de distance, chacun peut emplir ces lignes prémonitoires du Père de Lubac, du poids tragique de l'histoire de notre temps. Quelle invitation à revenir au cœur de notre foi : "Le Rédempteur de l'homme, Jésus-Christ, est le centre du cosmos et de l'histoire."

L'écroulement du déisme, la conception profane de la nature, la sécularisation de la société, la poussée des idéologies, l'émergence des sciences humaines, les ruptures structuralistes, le retour de l'agnosticisme, et la montée du néopositivisme technicien ne sont-ils pas autant de provocations pour le chrétien à retrouver dans un monde vieillissant toute la force de la nouveauté de l'Évangile toujours neuf, source inépuisable de renouvellement : "*Omnem novitatem attulit, semetipsum afferens*" ? Et saint Thomas d'Aquin, à onze siècles de distance, prolongeait le mot de saint Irénée : "*Christus initiavit nobis viam novam*" [14]. C'est au chrétien qu'il appartient d'en donner témoignage. Il porte certes ce trésor dans des vases d'argile. Mais il n'en est pas moins appelé à placer la lumière sur le candélabre, pour qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. C'est le rôle même de l'Église, dont le Concile nous rappelait qu'elle est porteuse de Celui qui, seul, est "*Lumen Gentium*". Ce témoignage doit être à la fois un témoignage de pensée et un témoignage de vie. Puisque vous êtes des hommes d'étude, j'insisterai en terminant sur la première exigence, la seconde en effet nous concerne tous.

9. Apprendre à bien penser était une résolution que l'on professait hier volontiers. C'est toujours une nécessité première pour agir. L'apôtre n'en est pas dispensé. Que de baptisés sont devenus étrangers à une foi qui jamais peut-être ne les avait vraiment habités parce que personne ne la leur avait bien enseignée ! Pour se développer, le germe de la foi a besoin d'être nourri de la Parole de Dieu, des sacrements, de tout l'enseignement de l'Eglise et ceci dans un climat de prière. Et, pour atteindre les esprits tout en gagnant les cœurs, il faut que la foi se présente pour ce qu'elle est, et non pas sous de faux revêtements. Le dialogue du salut est un dialogue de vérité dans la charité. Aujourd'hui, par exemple, les mentalités sont profondément imprégnées par les méthodes scientifiques. Or une catéchèse insuffisamment informée de la problématique des sciences exactes comme des sciences humaines, dans leur diversité, peut accumuler les obstacles dans une intelligence, au lieu d'y frayer le chemin à l'affirmation de Dieu. Et c'est à vous, philosophes et théologiens, que je m'adresse : cherchez les voies pour présenter votre pensée d'une manière qui aide les scientifiques à reconnaître la validité de votre réflexion philosophique et religieuse. Car il y va de la crédibilité, même de la validité de cette réflexion, pour beaucoup d'esprits influencés, à leur insu même, par la mentalité scientifique véhiculée par les media. Et déjà je me réjouis que la prochaine assemblée plénière du Secrétariat pour les non-croyants, en mars-avril prochain, approfondisse ce thème : Science et Non Croyance. Il me faut conclure. Affrontée plus que jamais au drame de l'athéisme, l'Eglise entend aujourd'hui renouveler

son effort de pensée et de témoignage, dans l'annonce de l'Évangile. Alors qu'un essaim de questions envahit l'esprit de l'homme en proie à la modernité, le mystère demeure par-delà les problèmes. Et, comme le Concile Vatican II nous l'a enseigné, "le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné". Que son Esprit de lumière inspire votre labeur intellectuel et que son Esprit de force anime votre témoignage de vie ! J'accompagne ce souhait et cette prière de ma Bénédiction Apostolique.

SOUFFRIR PAR AMOUR



Premier jour

Avant même que d'évoquer la communion des saints et l'unité du Corps mystique, j'aimerais partager ma vision du monde qui me vient de l'expérience. Même s'il ne s'agit pas de théologie, on pourra en tirer une analogie. Je ne l'impose à personne, bien entendu, mais sans doute fera-t-elle écho à votre propre expérience et vous aidera-t-elle à transposer cette vision dans la théologie.

Si vous avez, ou si vous avez eu un animal de compagnie, vous me comprendrez aisément. Vous pouvez également lire ce merveilleux livre écrit par un scientifique, docteur en biologie, Rupert Sheldrake : 'Les pouvoirs merveilleux des animaux'.

J'ai eu un chien qui m'était très attaché. Quand je devais partir en voyage je ne l'emmenais avec moi que s'il y avait la possibilité que sa présence ne dérange pas mes hôtes ou si l'hôtel où je devais séjourner acceptait les animaux. Si j'avais décidé de l'emmener avec moi, son comportement était normal. Si j'avais décidé de le laisser à la maison, avant même d'avoir fait ma valise ou montré des préparatifs de départ, il ne me quittait plus d'une semelle et émettait des petits gémissements de temps à autre. Comment savait-il ? Le jour de mon retour, mes proches remarquaient qu'il avait plus d'entrain et une demi-heure avant mon arrivée, il s'avançait sur le chemin qui mène à la maison. Quand je visitais mes parents, j'avais droit au film du soir et le chien s'asseyait et somnolait sous la table. Cinq minutes avant la fin du film, alors que nous n'avions manifesté aucun mouvement, il s'étirait et se levait pour se mettre debout à côté de moi. Ma mère s'émerveillait chaque fois. Si personne n'avait bougé, j'avais pensé : « Ouf ! bientôt la fin de ce film débile ! » Alors, télépathie ? Je ne sais si l'explication de ce phénomène jamais vraiment prouvé scientifiquement suffit, je parlerais plutôt d'empathie. Quand il est mort, je l'avais laissé dans la voiture pendant que je faisais une course dans un magasin, j'ai vu passer son âme comme cela m'arrive parfois pour les humains. Je suis sûre qu'il y aura des animaux au paradis.

Un autre jour j'étais chez des amis qui avaient un magnifique berger allemand, dressé pour la garde et distant avec les étrangers. Je voulus faire un plouf dans la piscine malgré un état fébrile. Le chien grogna et s'interposa entre moi et la piscine et tous mes efforts furent vains pour faire ce que je voulais. Le soir même j'avais une angine. Comment savait-il ? Il me visita tous les jours où je restai alitée, il allongeait sa masse de molosse sur mon lit tout en me jetant de temps en temps des coups d'œil.

Une amie qui a un chat m'a raconté qu'il disparaissait chaque fois qu'elle avait décidé de l'emmener chez le vétérinaire et ne rentrait que le soir.

Et que penser des pigeons voyageurs, des chats et des chiens qui font des centaines de kilomètres pour retrouver leur maître ? Force est de reconnaître qu'il existe un fil invisible entre les créatures qui sont affectivement attachées. Les éthologues ont établi qu'un lien privilégié existait entre la mère et ses petits jusqu'au sevrage. Les soviétiques qui s'intéressaient beaucoup à la possibilité de la manipulation mentale, ont fait des expériences effrayantes. Ils avaient séparé des souriceaux de leur mère. Les petits furent conduits très loin, dans un sous-marin. À certaines heures ils tuaient un petit et notait le moment de l'exécution. La mère souris était, elle, branchée à des électrodes. Chaque fois qu'un souriceau était mis à mort, son cerveau enregistrait un stress majeur.

J'ai eu aussi l'expérience de connaître l'heure de la mort d'amis, soit dans un rêve si c'était la nuit, soit par une image qui me traversait l'esprit si c'était le jour, accompagnée d'une sensation de présence.

Deuxième jour

Depuis mon enfance je « sais » que tout est connecté dans le monde d'une manière invisible mais bien réelle, c'est un tout cohérent et interdépendant. Les psychologues pourraient dire que j'avais une pensée magique et que bien des enfants sont comme cela. Mais en grandissant je n'ai pas perdu cette conviction et je l'ai expérimentée bien des fois. Nos pensées sont actes, elles possèdent une efficacité sur notre entourage. J'ai lu un livre qui montre d'une manière scientifique qu'une parole prononcée sur de l'eau, quand on la congèle, forme des cristaux qui ont l'harmonie ou la disharmonie du sens des paroles que nous avons prononcées. Déjà enfant, je suis de la campagne, je remarquai sur les flaques d'eau gelée que les dessins sur la glace variaient d'un endroit à l'autre et j'imaginai que l'eau avait dialogué avec les arbres, les pierres ou la mousse givrée. Tout est communication, relation, dans la nature. Je remarquai aussi que les paysans qui aimaient le jardinage obtenaient de plus beaux légumes que ceux qui le faisaient par devoir. Avoir les pouces verts signifie aimer les plantes, alors que quelqu'un qui a des plantes vertes chez lui simplement pour la décoration mais qui ne s'intéresse pas à elles, les voit dépérir en se disant qu'il n'a vraiment pas de chance avec les plantes. Nos pensées positives améliorent le monde. Alors, que dire des prières, de ces paroles qui passent par le standard divin ? Rappelez-vous quand Jésus maudit un figuier, celui-ci se dessèche tout de suite. Maudire c'est mal dire ou dire du mal et bénir c'est dire du bien ou même penser du bien. Tout a été créé par la Parole. Dans les peuples dits primitifs, certains hommes savent dialoguer avec les plantes qui leur indiquent leurs vertus curatives. Jean-Marie Pelt, le regretté pharmacologue chrétien, a fait des voyages d'études parmi ces populations pour découvrir de nouveaux principes actifs et il demandait aux indigènes comment ils savaient quelles étaient les vertus de telle ou telle plante. Il lui fut répondu que c'est la plante qui le disait.

J'ai été interpellée un jour par un article très simple dans le magazine 'Ça m'intéresse' : « Qu'est-ce que l'effet papillon ? » C'est une théorie selon laquelle un battement d'ailes de papillon au Brésil peut provoquer une tempête au Texas. Selon l'expression, inventée par le météorologue Edward Lorenz, il suffit de modifier de façon infime un paramètre dans un modèle météo pour que celui-ci s'amplifie progressivement et provoque, à long terme, des changements colossaux. Cette notion ne concerne plus seulement la météo, mais s'applique également aux sciences humaines, à l'environnement. L'effet boule de neige.

Par exemple, l'utilisation en Europe de bains moussants, de pesticides ou de substances ignifugées bromées, engendre la destruction des ours polaires du Groenland. En effet, ces toxines libérées dans l'environnement voyagent sur des milliers de kilomètres, polluent les eaux et s'accumulent dans les graisses des poissons et autres phoques, eux-mêmes ingérés par les ours. Au final, les plantigrades concentrent tous les polluants et souffrent de troubles du comportement, de la reproduction ou encore de la croissance.

J'ai appliqué ce principe à ma vie spirituelle et surtout à mon intercession pour les autres, aux chaînes de prières. Puis un message de la Vierge à Medjugorje m'a confirmée dans ce que je croyais : « La prière peut arrêter les guerres et les catastrophes naturelles. » Je suis

convaincue que les catastrophes naturelles, Dieu n'en est pas responsable, mais que notre négativité, le mal que nous commettons, exercent une influence sur les forces de la nature.

Troisième jour

« D'où viennent les guerres, d'où viennent les batailles parmi vous ? N'est-ce pas précisément de vos passions, qui combattent dans vos membres ? » demande saint Jacques (4,1). Il faut ajouter que ces passions s'accumulent, forment une sorte d'âme collective, d'inconscient collectif qui se communique aux membres de tout un groupe, de toute une nation. Elles se transmettent comme une mémoire collective qui forme une sorte de nuage noir qui soudain explose en un terrible orage. La haine s'accumule d'une manière invisible pour, du jour au lendemain, provoquer un génocide. L'antisémitisme est l'élection à l'envers, il est aussi irrationnel que le choix de Dieu pour un petit peuple d'araméens errants. 'Hébreu' signifie errant, celui qui passe. On dit qu'une guerre éclate comme un orage dans un ciel d'été.

Le mal engendre le mal et grandit, comme ce fut le cas au temps de Noé, comme c'est le cas aujourd'hui où nous sommes au bord d'une apocalypse provoquée par les hommes.

Il est temps d'affirmer que s'il existe une solidarité dans le mal, il existe une solidarité dans le bien. Dieu suscite des saints et des vocations « réparatrices », des paratonnerres pour filer notre métaphore sur l'orage. Le premier exemple de cette péréquation, nous le trouvons fortement dans la personne de saint Paul.

Galates 6, 17 : Dorénavant que personne ne me suscite d'ennuis : je porte dans mon corps les marques de Jésus.

2 Corinthiens 4,10 : Sans cesse nous portons dans notre corps l'agonie de Jésus afin que la vie de Jésus soit elle aussi manifestée dans notre corps.

2 Corinthiens 1,6 : Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et pour votre salut ; si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation, qui se réalise par la patience à supporter les mêmes souffrances que nous endurons.

2 Corinthiens 4,12 : Ainsi la mort est à l'œuvre en nous, mais la vie en vous.

Si tout est accompli dans le Christ, si le salut nous est assuré à condition de simplement l'accepter, il reste à l'homme la liberté de dire oui non. La première citation de Paul est capitale : « Je porte dans mon corps les marques de Jésus. » En grec, le mot employé pour les « marques » c'est *stigmata*. Les stigmates. Paul portait-il les stigmates invisibles, comme c'est le cas de certains mystiques, ou ces marques sont-elles les souffrances qu'il a endurées pour le Christ et dont il nous fournit la liste ?

« Dans les fatigues, bien davantage ; dans les prisons, bien davantage ; sous les coups, infiniment plus ; dans les dangers de mort, bien des fois ! Des Juifs, j'ai reçu cinq fois les

trente-neuf coups ; trois fois, j'ai été flagellé ; une fois, lapidé ; trois fois, j'ai fait naufrage ; j'ai passé un jour et une nuit sur l'abîme. Voyages à pied, souvent, dangers des fleuves, dangers des brigands, dangers de mes frères de race, dangers des païens, dangers dans la ville, dangers dans le désert, dangers sur mer, dangers des faux frères ! Fatigues et peine, veilles souvent ; faim et soif, jeûne souvent ; froid et dénuement ; sans compter tout le reste, ma préoccupation quotidienne, le souci de toutes les Églises. Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui tombe, que cela ne me brûle ? » (2 Co 11, 22-29)

Saint Paul affirme qu'il achève dans son corps ce qui manque à la Passion du Christ pour son Corps qui est l'Église.



Quatrième jour

Je suis particulièrement frappée par cette péricope : « Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui tombe, que cela ne me brûle ? » Elle est empreinte d'une immense compassion. L'athéisme et le vide spirituel de notre génération me font personnellement terriblement mal. Cette douleur est un aiguillon qui me pousse à aller plus loin dans l'amour, à m'offrir pour toutes ces âmes tièdes et grises, qui me pousse à pratiquer la relation d'aide chaque fois que c'est possible. Certains de mes amis vivent de véritables agonies pour les âmes qui refusent la miséricorde qui leur est proposée. Là encore nous trouvons un principe d'explication chez saint Paul : la mort agit en moi pour que la vie agisse en vous. Il est d'ordre mystique pour le Corps mystique qui est l'Église. Cependant nous trouvons chez beaucoup de mystiques une extension de cette vocation à toute l'humanité. L'Église ne trouve sa vocation qu'en dépassant sa propre élection : si elle est élue, c'est pour former un peuple saint en vue du salut du monde.

Bien des ouvrages ont été écrits sur la stigmatisation car, outre que Jésus se rappelle à notre bon souvenir, pour nous chaque stigmatisé porte une mission pour le monde.

Avant que se produise la transfixion, un amour immense a grandi dans le cœur du stigmatisé. Prenons le cas d'un jésuite qui était critique et méfiant envers les phénomènes extraordinaires. Il s'agit de Johann Baptiste REUS (1868-1947). Il écrit en 1921 : « Il me vint au cœur un tel embrasement que je ne pus l'atténuer qu'en me laissant aller à pousser les plus vifs gémissements. Cet amour, qui venait d'en haut et qui enflammait mon cœur de façon sensible, s'accrût à un point tel que je fus incapable de le supporter davantage, c'était indicible. »

« Au cours d'une visite au Saint-Sacrement, j'ai vu mon cœur au milieu de flammes ardentes qui, tel un brasier, en sortaient sous la forme d'une croix. Je sursautai sous l'effet de la brûlure, et m'efforçai de soulager cette sensation. En vain. Cela brûlait et brûlait, pour ma plus grande consolation, et cela me brûle encore tandis que j'écris. La croix de feu, que je voyais jusqu'alors toujours à l'intérieur de moi, s'est élargie : elle a dépassé mon cœur dans ses quatre dimensions, et toute ma personne fut alors immergée dans une grande croix de feu. » (Extraits de son Journal)

Sans rechercher les phénomènes extraordinaires, - ceux qui le font ne savent pas à quoi ils exposent (!) - tout chrétien doit demander la grâce d'aimer de plus en plus. Dieu ne peut la refuser. Nous reviendrons plus tard sur ce qu'on appelle l'Incendie d'Amour en nous mettant à l'école de plusieurs mystiques.

Dans son livre sur sainte Lydwine de Schiedam (née en 1380 et morte en 1433) que nous affectionnons beaucoup, Joris-Karl Huysmans, écrivain et critique d'art, présente la stigmatisée du XV^{ème} s. comme une âme victime. Il écrit en effet : « En thèse générale, tous les saints, tous les serviteurs du Christ sont des victimes d'expiation ; en dehors même de leur mission spéciale qui n'est pas toujours celle-là, car les uns sont plus personnellement désignés soit pour effectuer des conversions, soit pour régénérer des monastères, soit pour prêcher aux masses, tous néanmoins apportent au trésor commun de l'Église un appoint de maux ; tous ont été des amoureux de la Croix et ont obtenu de Jésus d'être mis en mesure de lui administrer la preuve authentique de l'amour, la souffrance ; l'on pourrait donc justement avancer que tous ont contribué à parachever l'œuvre de Lydwine ; mais elle eut

des héritières plus proches encore, des légataires plus directes, des âmes plus particulièrement indiquées, comme elle-même le fut, pour servir de victimes propitiatoires, d'holocaustes ; et c'est parmi ses consœurs que le Fils blasonna de ses armes, marqua de l'étampe de ses plaies, c'est surtout parmi les stigmatisées qu'il les faut chercher. »



Je n'aime pas particulièrement l'expression d'âme-victime. Ma première réaction est de me jeter dans les bras de la Petite Thérèse, Docteur de l'Amour miséricordieux, mais je suis bien obligée de me rendre compte qu'alors qu'elle souffrait beaucoup, elle s'imposait des sacrifices : « Je marche pour un missionnaire » disait-elle. Une âme victime n'est pas une âme victimaire. Parvenue à un certain degré d'union, l'âme vit dans un bonheur tel qu'il ne s'en rencontre pas d'autre sur la terre. Mais ce bonheur, même s'il reste en arrière-fond en permanence, vient d'un amour comblé. Mais quel amour ? Celui du Crucifié. Et comme le disait Blaise Pascal, « le Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde ». L'âme connaît la souffrance du monde, celle de l'enfer que les hommes ont instauré dans bien des lieux. Elle ne peut supporter que quelqu'un à l'heure de la mort refuse ce que lui propose le Christ. Elle anticipe le jugement dernier et s'offre en victime pour que chaque homme fasse le choix du Paradis. Le mot-clef pour comprendre cette vocation de victime, d'holocauste, c'est « la liberté humaine ». Si la Passion du Christ nous a rachetés, si Dieu a fait sa part, pourrions-nous dire, la part de l'humanité reste à faire. Je peux dire oui au nom de quelqu'un d'autre et m'offrir pour qu'il soit suffisamment éclairé pour poser un choix libre.

Je voudrais ici partager l'expérience d'un ami qui se trouvait dans la terrible nuit de l'esprit. Marthe Robin l'aidait et lui avait promis son assistance quotidienne. Mais Marthe mourut et cet ami se retrouva dans une grande solitude - solitude qui fait partie du voyage - il avait beau la supplier, il ne ressentait que l'absence. Absence de Dieu, absence de Marthe. Un jour où la souffrance intérieure était intolérable, il fit une scène à Marthe en sanglotant et en lui disant que c'était la dernière fois qu'il lui demandait un signe. Il lui dit : « Je vais ouvrir ma Bible et je mettrai mon doigt à un endroit précis et je considérerai que c'est ta réponse. » Il s'exécuta et voici ce qu'il lut : « Ce que je fais est une œuvre considérable, et je ne peux pas descendre. Pourquoi l'ouvrage cesserait-il lorsque je le quitterais pour descendre vers vous ? » (Néhémie 6, 3) Il se souvint alors d'une confidence du Père Finet : Marthe avait demandé à Jésus la faveur, qu'après sa mort, elle soit la porte de l'enfer pour empêcher les âmes d'y entrer. Jésus avait refusé mais lui avait permis de se tenir à la porte de l'enfer. Souvent les mystiques vivent des agonies pour les âmes du purgatoire afin de les délivrer de leurs tourments. Marthe, entre autres victimes, en fit l'expérience. Mais ne vous effrayez pas ! Il ne peut pas vous être demandé ce que vous ne souhaitez pas. C'est en effet un choix libre de ceux qui voient l'invisible et qui par un amour débordant décident de s'offrir. Cela n'est pas demandé à tout le monde, loin s'en faut. Dans la vie chrétienne normale, en revanche, c'est une exigence que Jésus pose en parlant des fins dernières, une condition sine qua non, de le reconnaître dans les plus pauvres et de les secourir. Nous pouvons aider ceux qui vivent dans l'enfer terrestre que l'homme a créé.

Sixième jour

La difficile question de la liberté. Cela fait deux millénaires et demi que les philosophes s'interrogent sur le sens de la liberté et le moins qu'on puisse dire c'est que les réponses sont bien souvent des non-réponses. Les deux derniers en date, Sartre et Camus, pour une fois furent d'accord pour dire qu'exercer sa liberté c'était s'engager. Nous voilà bien avancés. Nous dirons plus simplement que la liberté c'est être en capacité de choisir. Très vite les objections fusent. Je partirai de mon expérience d'accompagnement de couples. Le couple est en crise, tous les deux remettent en question leur choix mutuel. « Quand je t'ai dit oui, je ne te connaissais pas vraiment, je ne savais pas comment tu allais évoluer. » Soit on trouve des cas où l'un des deux conjoints n'était pas mûr ou a été contraint par des circonstances extérieures, ou des cas où les deux n'étaient pas dans leur état normal parce qu'ils étaient amoureux et pensaient que cela allait durer toute leur vie. Piégés par leurs hormones et les lois de nature, en quelque sorte. Pas un instant il ne leur vient à l'esprit que la liberté consiste aussi à choisir par un acte de volonté ce qui nous est imposé, et à ne pas renier un passé et la vie de famille avec les enfants qui sont nés de leur union. Plus difficile est le cas que j'ai entendu souvent, où la personne dit qu'elle n'a pas choisi de venir au monde. Le travail de prise de conscience sera long d'accepter que quelles que soient les conditions de leur conception ils sont, comme le dit Khalil Gibran, une réponse de la vie à elle-même. « Je mets devant toi la vie et la mort, choisis la vie » dit Dieu. (Dt 30, 15-19) La vie est là et on a la liberté de la construire dans un sens ou dans un autre. Les réponses que je l'ai lues chez les théologiens et dans l'enseignement de l'Église ne me satisfont qu'à moitié et je parle en tant que thérapeute pour poser la question : est-ce que l'on choisit le mal en toute liberté ? Cette question a d'importantes implications eschatologiques.

J'ai rencontré dans le cadre de thérapies familiales des adolescents, voire des adultes, qui avaient fait le choix du « gothique », le choix de Lucifer, qui avaient lu la Bible de Satan simplement téléchargée sur internet. Ce choix vient toujours de la révolte et d'une grande souffrance qui s'expriment par l'orgueil. Si je fais le bilan de ces rencontres où il faut repousser un premier moment de dégoût et de répulsion, je me rends compte qu'ils ont de bonnes raisons d'être comme ils sont. Ils se sont trouvés un jour ou l'autre dans une situation de non-choix, c'est-à-dire de mort. Bien sûr, il y a des cas franchement pathologiques et comment pourrait-on leur imputer la faute de délirer dans ce domaine du mal ? Tous souffrent d'un manque génétique de sensibilité ou sont des hypersensibles qui sont comme emprisonnés dans une cage de verre qui les empêche de communiquer. Je me souviens d'un dialogue avec un homme où je lui demandais s'il avait déjà été amoureux. Il me répondit « non » avec un sourire quasi diabolique. Même sourire diabolique pour me dire qu'il n'aimait pas son père, ni sa mère, ni ses frères et sœurs, il n'aimait personne et ne savait pas ce qu'était l'amour. Par contre la haine et le sadisme, il connaissait bien. Comment pouvait-il aimer Celui qui est l'amour, comment le choisir au moment de la mort ? Je remarquai des entailles sur ses poignets et lui demandai s'il avait fait des tentatives de suicide. Non. Cette pratique est courante dans ce milieu et on sait bien que leur insensibilité est telle qu'ils se mutilent pour éprouver des sensations, comme leur musique est hyper violente pour provoquer une quelconque émotion. Je finis par éprouver beaucoup de compassion pour ce genre de personnes et je me dis que Dieu, à plus forte raison, les prendrait en pitié. La liste des circonstances atténuantes est longue et le bilan est que s'ils ont choisi le mal, ils n'étaient pas vraiment libres mais conditionnés.

Septième jour

Ce que je viens d'exprimer, les mystiques le savent et espèrent pour tous. Leur espérance n'est pas qu'une simple vertu, c'est un engagement à lutter jusqu'au sang contre le sang, à réclamer les âmes que le démon a trompées, à les arracher à l'enfer. Les mystiques ont un amour de prédilection pour les plus criminels.

Les stigmatisés suscitent la fureur du démon. Il les persécute de toutes sortes de manières y compris par des coups physiques, ils les précipitent dans les escaliers ou en bas de leur lit. C'est ainsi qu'on a retrouvé Marthe à sa mort et le Père Finet a entendu la voix de Marthe qui disait : « Il m'a tuée. » À l'un de nous elle a dit : « Le démon veut vous tuer. Non, il ne veut pas, il essaye. » Mais les demi-victoires de Satan se transforment en défaites, fortifiant en nous la volonté de redoubler d'ardeur dans l'amour et dans les vertus.



Thérèse et Pranzini

« Un dimanche, en regardant une photographie de Notre-Seigneur en Croix, je fus frappée par le sang qui tombait d'une de ses mains divines, j'éprouvai une grande peine en pensant que ce sang tombait à terre sans que personne ne s'empresse de le recueillir, et je résolus de me tenir en esprit au pied de la Croix pour recevoir la divine rosée qui en découlait, comprenant qu'il me faudrait ensuite la répandre sur les âmes... Le cri de Jésus sur la Croix retentissait aussi continuellement dans mon cœur : "J'ai soif !" Ces paroles allumaient en moi une ardeur inconnue et très vive... Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé et je me sentais moi-même dévorée de la soif des âmes. » (Thérèse de Lisieux - Ms A 45v°)

Dans sa simplicité, ce texte éclaire profondément le sens de la corédemption et de la médiation de Marie et de l'Église. Il y a une vraie collaboration de la créature, comme épouse et mère, à l'œuvre accomplie par Jésus, l'unique Sauveur, l'unique Rédempteur, l'unique Médiateur. Cette collaboration ne consiste pas à ajouter quoi que ce soit au Sang de Jésus, mais à communiquer ce Sang aux hommes de tous les temps et de tous les pays.

Thérèse se tient près de la Croix comme l'épouse qui veut donner à boire à son "Bien-Aimé", et c'est alors qu'elle devient mère par la fécondité virginale du Sang Rédempteur qu'elle recueille. Elle raconte aussitôt comment Jésus lui donne comme "son premier enfant" le criminel Pranzini. (Ms A 45v°-46v°)

C'est une des pages les plus belles et les plus fortes sur l'espérance en la Miséricorde. Ce criminel condamné à mort est sur le point de mourir dans l'impénitence. Thérèse a conscience de l'extrême danger où il se trouve, mais en même temps, elle ne peut se résigner à la perte de ce frère pour qui le Christ est mort. « Je voulus à tout prix l'empêcher de tomber en enfer », écrit-elle. L'unique prix est celui du Sang de Jésus. La jeune fille fait célébrer la messe pour lui. Elle exprime la certitude de son salut de façon absolue : « Même s'il ne se confessait pas et ne donnait aucune marque de repentir, tant j'avais de confiance en la miséricorde infinie de Jésus. » (Ms A 45v°- 46r°)

Avant d'être exécuté, Pranzini embrassera le Crucifix que lui présentera l'aumônier de la prison. Ce simple signe ramène Thérèse à son point de départ, qui était la contemplation de Jésus Crucifié.

"N'était-ce pas devant les plaies de Jésus, en voyant couler son sang divin que la soif des âmes était entrée dans mon cœur ? Je voulais leur donner à boire ce sang immaculé qui devait les purifier de leurs souillures, et les lèvres de "mon premier enfant" allèrent se coller sur les plaies sacrées !!!... Quelle réponse ineffablement douce !... Ah ! Depuis cette grâce unique, mon désir de sauver les âmes grandit chaque jour, il me semblait entendre Jésus me dire comme à la samaritaine : "Donne-moi à boire !" C'était un véritable échange d'amour ; aux âmes je donnais le sang de Jésus, à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par sa rosée Divine. » (Ms A 46v°).

En tout cela, Thérèse est singulièrement proche de Marie, Mère de tous les hommes rachetés par le sang de Jésus, Mère de Miséricorde et Refuge des pécheurs. ¹

Voici ce qu'on lit dans la vie de sainte Catherine de Sienne.

« Son amour du prochain la presse si fort qu'un jour, elle n'hésite pas à pénétrer dans la cellule d'un condamné à mort pour le conjurer de se réconcilier avec Dieu. Nicolas di Toldo avait été condamné à la peine capitale pour des raisons politiques. Exaspéré par cette sentence qu'il considérait comme injuste, il était tombé dans un profond désespoir. La visite que Catherine lui fait dans son cachot, transforme le jeune homme qui se confesse, entend la messe et reçoit la sainte communion. Mais il supplie la sainte de ne pas l'abandonner au moment suprême. Au jour de l'exécution, le condamné arrive sur les lieux « doux comme un agneau ». A la vue de Catherine qui n'a pas manqué à sa parole, il se sent envahi par la paix et rempli de joie. La sainte lui fait faire le signe de la Croix et l'entretient du Ciel et des beautés ineffables qui l'attendent : « Allez aux noces éternelles, bientôt vous posséderez la vie qui n'a pas de fin ! » Lui ne cesse de murmurer les noms de « Jésus » et de « Catherine ». C'est en les prononçant qu'il meurt, passant de cette vie mortelle à la vie éternelle du Ciel, comme l'attestera la sainte qui vit son âme pénétrer dans le sein de Dieu « comme la mariée qui arrive sur le seuil de l'époux ». Plus tard, Dieu révéla à Catherine comment cette condamnation avait permis à Nicolas di Toldo de retrouver l'état de grâce et d'être ainsi

¹ Père Lethel, carme. Extraits de "La coopération de Marie et de l'Eglise au mystère de la Rédemption, à la lumière de Thérèse de Lisieux" sur <http://www.carmes-liban.org/teresina1.htm>

sauvé ; car dans les desseins de la Providence, tout procède de l'amour, tout est ordonné au salut de l'homme, et Dieu ne fait rien que dans ce but. »



TROISIÈME SEMAINE

SOUFFRIR PAR AMOUR

Premier jour

La question qui se pose est la suivante : faut-il payer par la souffrance une dette que quelqu'un d'autre aurait envers Dieu ? Je me suis longtemps débattue avec cette question sachant que l'on peut vivre le purgatoire à la place d'un défunt qu'on connaît et qu'on aime. J'ai en effet vécu cette expérience après le décès d'un proche où dans un songe il me montrait dans quel état de tristesse et d'abattement il se trouvait. J'ai fait une prière imprudente en demandant de prendre sa place. J'ai alors été plongée dans une profonde agonie spirituelle qui a duré plusieurs semaines, puis je lui ai parlé de l'amour de Dieu. Je lui ai dit principalement qu'on ne pouvait entrer dans la lumière qu'en acceptant les règles du jeu de l'amour divin, aimer comme Dieu aime, sans rien demander en échange, inconditionnellement ce qui suppose beaucoup de pardons à donner et à recevoir humblement, sans se dire s'il me demande pardon c'est bien parce que j'étais sa victime. Je lui récitais la recette du bonheur : douceur, pauvreté, humilité, les huit béatitudes, je lisais à haute voix en la commentant, en citant des exemples dans sa vie la fameuse hymne à l'amour que l'on trouve dans le chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens. Quelquefois j'avais l'impression de parler dans le vide et je riais toute seule, mais j'étais quand même convaincue qu'une connexion invisible nous liait. C'était un peu comme quand on expose une situation compliquée à quelqu'un au téléphone et que l'autre écoute en silence, on finit par dire : tu es toujours là ? Tu m'entends ? Mais aucun signe que cette personne que je connaissais m'entendait. Je m'appuyais sur les trois vertus qui inaugurent l'hymne à l'amour : la foi, l'espérance et la charité. Puis un matin je me suis réveillée dans une grande paix sans aucune préoccupation pour cette âme. Pendant la journée je sentis une très forte présence invisible dans ma cuisine, c'était tellement fort que j'eus envie de crier de joie : son purgatoire était fini.

Cette expérience me convainquit que dans l'au-delà il ne s'agit pas de payer ou d'expier, mais d'aimer. L'amour et non la justice est nécessaire, grandir dans l'amour. Certes j'ai beaucoup souffert de cette agonie et je me suis fait du souci, j'ai été préoccupée pendant plus d'un mois. Je crois qu'offrir des Messes pour les défunts est très important (mais elles devraient être gratuites à moins que notre offrande pécuniaire ne soit un témoignage de l'affection qu'un porte aux défunts) parce que dans le sang versé par amour le monde guérit, encore faut-il les mettre en relation. À chaque élévation du calice, quand je vais à la Messe, je plonge mentalement dans le sang du Christ les défunts qui me viennent à l'esprit et j'ai foi en l'efficacité de cette offrande d'amour. J'ai aussi entendu dire que l'on pouvait asperger ces âmes avec de l'eau bénite alors je le fais en entrant et en sortant de l'église, rassurez-vous je n'éclabousse pas tout le monde, je place ces âmes dans mon cœur et en me signant je les inclus dans cette auto aspersion qui nous rappelle que dans le baptême nous sommes morts et ressuscités dans le Christ.

J'ai rencontré des gens soit dans mes fréquentations soit chez patients qui ont le don de ressentir les souffrances des autres. C'est comme un outil de diagnostic pour certains, mais pour d'autres, il s'agit d'un véritable transfert de souffrance qui guérit le patient. Je n'ai pas d'explication toute faite pour expliquer ce phénomène, mais il est réel. Empathie, dirait-on

aujourd'hui, mais dans l'empathie il y a une distance. Comment prendre la souffrance des autres ? J'aime beaucoup cette chanson de Camille¹ qui chaque fois que je l'écoute me remue profondément en sachant que je ne peux pas prendre sur moi la douleur de l'autre, ce que j'ai appris douloureusement en tant que maman :

Lève-toi c'est décidé
Laisse-moi te remplacer
Je vais prendre ta douleur

Doucement sans faire de bruit
Comme on réveille la pluie
Je vais prendre ta douleur

Elle lutte elle se débat
Mais ne résistera pas
Je vais bloquer l'ascenseur☹
Saboter l'interrupteur

Mais c'est qui cette incrustée
Cet orage avant l'été
Sale chipie de petite sœur ?

Je vais tout lui confisquer
Ses fléchettes et son sifflet
Je vais lui donner la fessée☹
La virer de la récré

Mais c'est qui cette héritière
Qui se baigne qui se terre
Dans l'eau tiède de tes reins ?

Je vais la priver de dessert
Lui faire mordre la poussière
De tous ceux qui n'ont plus rien☹
De tous ceux qui n'ont plus faim

Dites-moi que fout la science
À quand ce pont entre nos pensées ?
Si tu as mal là où t'as peur
Tu n'as pas mal là où je pense !

Qu'est-ce qu'elle veut cette conasse
Le beurre ou l'argent du beurre
Que tu vives ou que tu meurs ?

¹¹ <https://www.youtube.com/watch?v=YhQcll06QPw>

Faut qu'elle crève de bonheur
Ou qu'elle change de godasses
Faut qu'elle croule sous les fleurs
Change de couleur☒
Je vais jouer au docteur

Dites-moi que fout la science
À quand ce pont entre nos panses ?
Si tu as mal là où t'as peur
Tu n'as pas mal là où je chante !

Deuxième jour



Un de mes amis « mystique » qui va de maladie en maladie, de persécutions des hommes aux persécutions des démons, a toujours le sourire. Un jour son évêque qui souffrait d'un cancer lui dit : « je ne suis pas comme vous, je n'aime pas la souffrance » ce à quoi il répondit : « moi non plus je n'aime pas la souffrance ! » À moi il a dit : « je n'aime pas la souffrance et je prends des antalgiques, mais je ne pourrais pas vivre sans souffrir, quand je ne souffre pas j'ai l'impression que je ne fais rien et que je n'avance pas »
Job était-il prêt à renoncer à sa souffrance ? Je ne crois pas malgré ses plaintes. Il aurait été soulagé si ses amis et sa femme ne l'avaient pas plaint. "Dieu délivre l'affligé par son affliction même, et c'est par la souffrance qu'il le dispose à l'écouter" (Job 36.15). Autrement dit : pour lui c'est tout bénéfique !

Un jour mon ami a déclaré à un jeune homme qui demandait des conseils spirituels : « je vais te faire gagner dix ans de ta vie, si tu le veux, bien sûr, en te disant ce que j'ai appris de ma souffrance :

- Ne te plains jamais, se plaindre ne soulage pas et mets sur les épaules des autres quelque chose qu'ils ne peuvent pas porter. Il est insupportable celui qui se plaint tout le temps. Une femme qui se plaint est comme une gargouille un jour de pluie !
- Accueille chaque souffrance comme un cadeau du ciel et ne pose aucune distance entre elle et toi
- Profite bien de chacune de tes souffrances, pour t'habituer à elle, car tu dois te configurer à l'Homme de douleur habitué à la souffrance.
- N'aie pas peur de souffrir, car c'est la peur en elle-même qui est la véritable souffrance
- Au bout de toute souffrance, si tu l'acceptes et la suis jusqu'au bout, il y a la joie
- Un Maître m'a appris l'amour c'est la joie de souffrir, mets de l'amour dans ta souffrance et tu obtiendras la joie.
- Au bout de la souffrance, il y a une grande lumière et plus tu aimeras et plus la lumière grandira. Dans mes nombreux séjours à l'hôpital j'ai vu des grabataires perfusés de partout briller comme des soleils. J'ai aussi appris de leur souffrance.

Je voudrais vraiment te faire gagner dix ans ou vingt ans de ta vie qui est un long apprentissage de l'Amour dans lequel tu trouveras Dieu. »

Quand je demande à cet ami : comment va ta santé ? Il répond en riant : « on ne parle pas des absents ! »



Troisième jour

« D'où viennent les guerres, d'où viennent les batailles parmi vous ? N'est-ce pas précisément de vos passions, qui combattent dans vos membres ? demande saint Jacques (4,1). Il faut ajouter que ces passions s'accumulent, forment une sorte d'âme collective, d'inconscient collectif qui se communique aux membres de tout un groupe, de toute une nation. Elles se transmettent comme une mémoire collective qui forme une sorte de nuage noir qui soudain explose en un terrible orage. La haine s'accumule d'une manière invisible pour, du jour au lendemain, provoquer un génocide. L'antisémitisme est l'élection à l'envers, il est aussi irrationnel que le choix de Dieu pour un petit peuple d'araméens errants. 'Hébreu' signifie errant, celui qui passe. On dit qu'une guerre éclate comme un orage dans un ciel d'été.

Le mal engendre le mal et grandit, comme ce fut le cas au temps de Noé, comme c'est le cas aujourd'hui où nous sommes au bord d'une apocalypse provoquée par les hommes.

Il est temps d'affirmer que s'il existe une solidarité dans le mal, il existe une solidarité dans le bien. Dieu suscite des saints et des vocations « réparatrices », des paratonnerres pour filer notre métaphore sur l'orage. Le premier exemple de cette péréquation nous le trouvons fortement dans la personne de saint Paul.

Galates 6,17 : Dorénavant que personne ne me suscite d'ennuis : je porte dans mon corps les marques de Jésus.

2 Corinthiens 4,10 : Sans cesse nous portons dans notre corps l'agonie de Jésus afin que la vie de Jésus soit elle aussi manifestée dans notre corps.

2 Corinthiens 1,6 : Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et pour votre salut ; si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation, qui se réalise par la patience à supporter les mêmes souffrances que nous endurons.

2 Corinthiens 4,12 : Ainsi la mort est à l'œuvre en nous, mais la vie en vous.

Si tout est accompli dans le Christ, si le salut nous est assuré à condition de simplement l'accepter, il reste à l'homme la liberté de dire oui non. La première citation de Paul est capitale : « Je porte dans mon corps les marques de Jésus. » En grec, le mot employé pour les « marques » c'est *stigmata*. Les stigmates. Paul portait-il les stigmates invisibles, comme c'est le cas de certains mystiques, ou ces marques sont-elles les souffrances qu'il a endurées pour le Christ et dont il nous fournit la liste ?

« Dans les fatigues, bien davantage ; dans les prisons, bien davantage ; sous les coups, infiniment plus ; dans les dangers de mort, bien des fois ! Des Juifs, j'ai reçu cinq fois les trente-neuf coups ; trois fois, j'ai été flagellé ; une fois, lapidé ; trois fois, j'ai fait naufrage ; j'ai passé un jour et une nuit sur l'abîme. Voyages à pied, souvent, dangers des fleuves, dangers des brigands, dangers de mes frères de race, dangers des païens, dangers dans la ville, dangers dans le désert, dangers sur mer, dangers des faux frères ! Fatigues et peine, veilles souvent ; faim et soif, jeûne souvent ; froid et dénuement ; sans compter tout le reste, ma préoccupation quotidienne, le souci de toutes les Églises. Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui tombe, que cela ne me brûle ? » (2 Co 11, 22-29)

Saint Paul affirme qu'il achève dans son corps ce qui manque à la Passion du Christ pour son Corps qui est l'Église.



Quatrième jour

Je suis particulièrement frappée par cette péricope : « Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui tombe, que cela ne me brûle ? » Elle est empreinte d'une immense compassion. L'athéisme et le vide spirituel de notre génération me font personnellement terriblement mal. Cette douleur est un aiguillon qui me pousse à aller plus loin dans l'amour, à m'offrir pour toutes ces âmes tièdes et grises, qui me pousse à pratiquer la relation d'aide chaque fois que c'est possible. Certains de mes amis vivent de véritables agonies pour les âmes qui refusent la miséricorde qui leur est proposée. Là encore nous trouvons un principe d'explication chez saint Paul : la mort agit en moi pour que la vie agisse en vous. Il est d'ordre mystique pour le Corps mystique qui est l'Église. Cependant nous trouvons chez beaucoup de mystiques une extension de cette vocation à toute l'humanité. L'Église ne trouve sa vocation qu'en dépassant sa propre élection : si elle est élue, c'est pour former un peuple saint en vue du salut du monde.

Bien des ouvrages ont été écrits sur la stigmatisation, car, outre que Jésus se rappelle à notre bon souvenir, pour nous chaque stigmatisé porte une mission pour le monde.

Avant que se produise la transfixion, un amour immense a grandi dans le cœur du stigmatisé. Prenons le cas d'un jésuite qui était critique et méfiant envers les phénomènes extraordinaires. Il s'agit de Johann Baptiste REUS (1868-1947). Il écrit en 1921 : « Il me vint au cœur un tel embrasement que je ne pus l'atténuer qu'en me laissant aller à pousser les plus vifs gémissements. Cet amour, qui venait d'en haut et qui enflammait mon cœur de

façon sensible, s'accrût à un point tel que je fus incapable de le supporter davantage, c'était indicible. »

« Au cours d'une visite au Saint-Sacrement, j'ai vu mon cœur au milieu de flammes ardentes qui, tel un brasier, en sortaient sous la forme d'une croix. Je sursautai sous l'effet de la brûlure, et m'efforçai de soulager cette sensation. En vain. Cela brûlait et brûlait, pour ma plus grande consolation, et cela me brûle encore tandis que j'écris. La croix de feu, que je voyais jusqu'alors toujours à l'intérieur de moi, s'est élargie : elle a dépassé mon cœur dans ses quatre dimensions, et toute ma personne fut alors immergée dans une grande croix de feu. » (Extraits de son Journal)

Sans rechercher les phénomènes extraordinaires, - ceux qui le font ne savent pas à quoi ils exposent (!) - tout chrétien doit demander la grâce d'aimer de plus en plus. Dieu ne peut la refuser. Nous reviendrons plus tard sur ce qu'on appelle l'Incendie d'Amour en nous mettant à l'école de plusieurs mystiques.

Dans son livre sur sainte Lydwine de Schiedam (née en 1380 et morte en 1433) que nous affectionnons beaucoup, Joris-Karl Huysmans, écrivain et critique d'art, présente la stigmatisée du XV^{ème} s. comme une âme victime. Il écrit en effet : « En thèse générale, tous les saints, tous les serviteurs du Christ sont des victimes d'expiation ; en dehors même de leur mission spéciale qui n'est pas toujours celle-là, car les uns sont plus personnellement désignés soit pour effectuer des conversions, soit pour régénérer des monastères, soit pour prêcher aux masses, tous néanmoins apportent au trésor commun de l'Église un appoint de maux ; tous ont été des amoureux de la Croix et ont obtenu de Jésus d'être mis en mesure de lui administrer la preuve authentique de l'amour, la souffrance ; l'on pourrait donc justement avancer que tous ont contribué à parachever l'œuvre de Lydwine ; mais elle eut des héritières plus proches encore, des légataires plus directes, des âmes plus particulièrement indiquées, comme elle-même le fut, pour servir de victimes propitiatoires, d'holocaustes ; et c'est parmi ses consœurs que le Fils blasonna de ses armes, marqua de l'étampe de ses plaies, c'est surtout parmi les stigmatisées qu'il les faut chercher. »

Cinquième jour

Je n'aime pas particulièrement l'expression d'âme-victime. Ma première réaction est de me jeter dans les bras de la Petite Thérèse, Docteur de l'Amour miséricordieux, mais je suis bien obligée de me rendre compte qu'alors qu'elle souffrait beaucoup, elle s'imposait des sacrifices : « Je marche pour un missionnaire » disait-elle. Une âme victime n'est pas une âme victimaire. Parvenue à un certain degré d'union, l'âme vit dans un bonheur tel qui ne s'en rencontre pas d'autre sur la terre. Mais ce bonheur, même s'il reste en arrière-fond en permanence, vient d'un amour comblé. Mais quel amour ? Celui du Crucifié. Et comme le disait Blaise Pascal, « le Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde ». L'âme connaît la souffrance du monde, celle de l'enfer que les hommes ont instauré dans bien des lieux, elle ne peut supporter que quelqu'un à l'heure de la mort refuse ce que lui propose le Christ. Elle anticipe le jugement dernier et s'offre en victime pour que chaque homme fasse le choix du Paradis. Le mot-clef pour comprendre cette vocation de victime, d'holocauste, c'est « la liberté humaine » Si la Passion du Christ nous a rachetés, si Dieu a fait sa part, pourrions-nous dire, la part de l'humanité reste à faire. Je peux dire oui au nom de quelqu'un d'autre et m'offrir pour qu'il soit suffisamment éclairé pour poser un choix libre.

Je voudrais ici partager l'expérience d'un ami qui se trouvait dans la terrible nuit de l'esprit. Marthe Robin l'aidait et lui avait promis son assistance quotidienne. Mais Marthe mourut et cet ami se retrouva dans une grande solitude - solitude qui fait partie du voyage - il avait beau la supplier, il ne ressentait que l'absence. Absence de Dieu, absence de Marthe. Un jour où la souffrance intérieure était intolérable, il fit une scène à Marthe en sanglotant et en lui disant que c'était la dernière fois qu'il lui demandait un signe. Il lui dit : « Je vais ouvrir ma Bible et je mettrai mon doigt à un endroit précis et je considérerai que c'est ta réponse. » Il s'exécuta et voici ce qu'il lut : « Ce que je fais est une œuvre considérable, et je ne peux pas descendre. Pourquoi l'ouvrage cesserait-il lorsque je le quitterais pour descendre vers vous ? » (Néhémie 6, 3) Il se souvint alors d'une confidence du Père Finet : Marthe avait demandé à Jésus la faveur, qu'après sa mort, elle soit la porte de l'enfer pour empêcher les âmes d'y entrer. Jésus avait refusé, mais lui avait permis de se tenir à la porte de l'enfer. Souvent les mystiques vivent des agonies pour les âmes du purgatoire afin de les délivrer de leurs tourments. Marthe, entre autres victimes, en fit l'expérience. Mais ne vous effrayez pas ! Il ne peut pas vous être demandé ce que vous ne souhaitez pas. C'est en effet un choix libre de ceux qui voient l'invisible et qui par un amour débordant décident de s'offrir. Cela n'est pas demandé à tout le monde, loin s'en faut. Dans la vie chrétienne normale, en revanche, c'est une exigence que Jésus pose en parlant des fins dernières, une condition sine qua non, de le reconnaître dans les plus pauvres et de les secourir. Nous pouvons aider ceux qui vivent dans l'enfer terrestre que l'homme a créé.



Sixième jour

La difficile question de la liberté. Cela fait deux millénaires et demi que les philosophes s'interrogent sur le sens de la liberté et le moins qu'on puisse dire c'est que les réponses sont bien souvent des non-réponses. Les deux derniers en date, Sartre et Camus, pour une fois furent d'accord pour dire qu'exercer sa liberté c'était s'engager. Nous voilà bien avancés. Nous dirons plus simplement que la liberté c'est être en capacité de choisir. Très vite les objections fusent. Je partirai de mon expérience d'accompagnement de couples. Le couple est en crise, tous les deux remettent en question leur choix mutuel. « Quand je t'ai

dit oui, je ne te connaissais pas vraiment, je ne savais pas comment tu allais évoluer. » Soit on trouve des cas où un des deux conjoints n'était pas mûr ou a été contraint par des circonstances extérieures, ou des cas où les deux n'étaient pas dans leur état normal parce qu'ils étaient amoureux et pensaient que cela allait durer toute leur vie. Piégés par leurs hormones et les lois de nature, en quelque sorte. Pas un instant il ne leur vient à l'esprit que la liberté consiste aussi à choisir par un acte de volonté ce qui nous est imposé, et de ne pas renier un passé et la vie de famille avec les enfants qui sont nés de leur union. Plus difficile est le cas que j'ai entendu souvent, où la personne dit qu'elle n'a pas choisi de venir au monde. Le travail de prise de conscience sera long d'accepter que quelles que soient les conditions de leur conception ils sont, comme le dit Khalil Gibran, une réponse de la vie à elle-même. « Je mets devant toi la vie et la mort, choisis la vie » dit Dieu. (Dt 30, 15-19) La vie est là et on a la liberté de la construire dans un sens ou dans un autre. Les réponses que je l'ai lues chez les théologiens et dans l'enseignement de l'Église ne me satisfont qu'à moitié et je parle en tant que thérapeute pour poser la question : est-ce que l'on choisit le mal en toute liberté ? Cette question a d'importantes implications eschatologiques.

J'ai rencontré dans le cadre de thérapies familiales des adolescents, voire des adultes, qui avaient fait le choix du « gothique », le choix de Lucifer, qui avaient lu la Bible de Satan simplement téléchargée sur internet. Ce choix vient toujours de la révolte et d'une grande souffrance qui s'expriment par l'orgueil. Si je fais le bilan de ces rencontres où il faut repousser un premier moment de dégoût et de répulsion, je me rends compte qu'ils ont de bonnes raisons d'être comme ils sont. Ils se sont trouvés un jour ou l'autre dans une situation de non-choix, c'est-à-dire de mort. Bien sûr, il y a des cas franchement pathologiques et comment pourrait-on leur imputer la faute de délirer dans ce domaine du mal ? Tous souffrent d'un manque génétique de sensibilité ou sont des hypersensibles qui sont comme emprisonnés dans une cage de verre qui les empêche de communiquer. Je me souviens d'un dialogue avec un homme où je demandais s'il avait déjà été amoureux. Il me répondit « non » avec un sourire quasi diabolique. Même sourire diabolique pour me dire qu'il n'aimait pas son père, ni sa mère, ni ses frères et sœurs, il n'aimait personne et ne savait pas ce qu'était l'amour. Par contre la haine et le sadisme, il connaissait bien. Comment pouvait-il aimer Celui qui est l'amour, comment le choisir au moment de la mort ? Je remarquai des entailles sur ses poignets et lui demandai s'il avait fait des tentatives de suicide. Non. Cette pratique est courante dans ce milieu et on sait bien que leur insensibilité est telle qu'ils se mutilent pour éprouver des sensations, comme leur musique est hyper violente pour provoquer une quelconque émotion. Je finis par éprouver beaucoup de compassion pour ce genre de personnes et je me dis que Dieu, à plus forte raison, les prendrait en pitié. La liste des circonstances atténuantes est longue et le bilan est que s'ils ont choisi le mal, ils n'étaient pas vraiment libres, mais conditionnés.

Écoutons cette très bonne réflexion du théologien canadien Paul-André Giguère.²

« La poursuite de la liberté intérieure est centrale dans la recherche spirituelle contemporaine. C'est, à n'en pas douter, sa grandeur. Ce peut aussi être son drame en ce qu'il arrive à plusieurs de s'arrêter au seuil ou sur le porche de cette Terre promise, la croyant plus petite qu'elle n'est en réalité.

² <http://www.spiritualite2000.com/2004/04/de-la-liberte-spirituelle/>

La première conquête, ardue, sans doute toujours inachevée, est celle de la liberté psychologique. L'être humain grandit au sein de multiples et complexes conditionnements. Ils sont faits aussi bien de son hérédité que des expériences fondatrices de sa vie. À certains tournants de la vie, il devient impérieux de les nommer. D'en repérer l'emprise parfois tyrannique sur son présent. De créer des espaces au sein desquels il devient possible de vivre dans une plus grande authenticité. Quel travail incessant que celui de s'affranchir peu à peu de ces 'surmoi' tenaces et de ces voix intérieures qui dictent des attentes ou des interdits ! Quelle lutte éprouvante que celle de faire taire ses peurs fondamentales (la peur de déplaire, la peur de décevoir, la peur d'être abandonné) ! Quel combat toujours à reprendre contre les formes si subtiles de la culpabilité, aussi bien celle qui a trait aux conséquences de ses gestes passés qu'à celle des décisions qu'on aurait envie de prendre !

Pour certains, la liberté intérieure s'identifie, et donc se limite, à cette liberté psychologique. Sans contredit, ce travail intime, réalisé souvent avec l'aide de la psychologie moderne, constitue une véritable exigence spirituelle et pour les chrétiens, Dieu y est à l'œuvre. Mais il existe aussi une liberté spirituelle, plus radicale que la liberté psychologique. En voici deux visages. Il y a d'abord la liberté qui s'obtient par un travail de désencombrement de sa vie. On y parvient en identifiant et en éliminant progressivement le superflu et le non essentiel. Ce sont les choix courageux de ceux qui pratiquent, par exemple, la simplicité volontaire.³

Et puis, il y a, sur un plan plus profond encore, la liberté qui découle du détachement par rapport non seulement aux événements, heureux ou malheureux, mais même par rapport au désir lui-même de bonheur et de vie spirituelle. Il s'agit de liberté en ce que la paix intérieure, le bonheur ou l'unité de l'être ne dépendent alors plus des circonstances extérieures. Ce fut l'idéal d'« ataraxie » des stoïciens qui, grâce à certains maîtres spirituels chrétiens, s'est rendu jusqu'à nous. Déjà, saint Paul pouvait écrire : « J'ai appris à me contenter de ce que j'ai. Je sais vivre dans la pauvreté et je sais vivre dans l'abondance. J'ai appris à être satisfait partout et dans toutes les circonstances, que j'aie assez à manger ou que j'aie faim, que j'aie trop ou que je n'aie pas assez » (Ph 4, 12). Puisque tout ce qui arrive dépend de la Providence divine, « la liberté, enseigne Épictète, consiste à vouloir que les choses arrivent non comme il te plaît, mais comme il est juste qu'elles arrivent ». Cette liberté, c'est aussi l'indifférence imperturbable recherchée par la voie bouddhiste pour ceux qui, éveillés à l'impermanence de toute chose, ont découvert le désir comme la cause de toute souffrance et s'inclinent devant le destin (karma) avec la souplesse du roseau sous le vent.

Il est triste de penser que très peu de personnes savent qu'il existe aussi une autre liberté spirituelle, moins austère, plus joyeuse : la liberté intérieure chrétienne. Tout à fait compatible avec ce qui précède, comme nous le voyons avec Paul, cette dernière repose tout entière sur une relation. Pour la tradition judéo-chrétienne qui parle d'Alliance, le lieu de la liberté est la relation. Pour Jésus et ses disciples, l'amour - celui dont on est aimé et celui dont on aime - est le principe absolu qui l'emporte sur toute loi et sur toute obligation, ce qui amènera l'audacieuse formule d'Augustin : « Aime et fais ce que tu voudras. » La liberté chrétienne naît et se déploie dans un jeu de relations. « Là où l'Esprit du Seigneur est présent, écrit encore Paul, là est la liberté. » (2 Co 3, 17). Se savoir aimé de Dieu d'une manière absolue, d'un amour que seule la relation filiale approche, et s'ouvrir à l'amour des

³ <http://www.simplicitevolontaire.org/>

autres, voilà le lieu d'une totale liberté. « Vous n'avez pas reçu un esprit d'esclaves pour retomber dans la crainte, mais un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba ! Père ! » (Rm 8, 14).

Lorsque le Christ fit face à son arrestation, à son procès et à cette mort violente qui éclabousse présentement de sang les écrans du monde occidental, il parut totalement réduit à l'impuissance. En réalité, sans aucune trace d'aliénation (et comme c'est paradoxal), dans la relation d'un « je » et d'un « tu », il témoignait de la plus haute liberté à laquelle l'humain puisse aspirer. « Père, éloigne de moi cette coupe ; toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. » (Mc 14, 36) « Ma vie, personne ne me l'enlève : c'est moi qui la donne. » (Jn 10, 18).

Septième jour

Ce que je viens d'exprimer, les mystiques le savent et espèrent pour tous. Leur espérance n'est pas qu'une simple vertu, c'est un engagement à lutter jusqu'au sang contre le sang, à réclamer les âmes que le démon a trompées, à les arracher à l'enfer. Les mystiques ont un amour de prédilection pour les plus criminels.

Les stigmatisés suscitent la fureur du démon. Il les persécute de toutes sortes de manières y compris par des coups physiques, ils les précipitent dans les escaliers ou en bas de leur lit. C'est ainsi qu'on a retrouvé Marthe à sa mort et le Père Finet a entendu la voix de Marthe qui disait : « Il m'a tuée. » À l'un de nous elle a dit : « Le démon veut vous tuer. Non, il ne veut pas, il essaye. » Mais les demi-victoires de Satan se transforment en défaites, fortifiant en nous la volonté de redoubler d'ardeur dans l'amour et dans les vertus.

Quand nous croyons choisir librement, nous sommes conditionnés, mais nous ne le savons pas. Comme l'adolescent qui dit : « Je suis libre, je fais ce que je veux ! » Il est conditionné par ses hormones, par le contexte familial, par la nécessaire confrontation avec l'autorité pour pouvoir affirmer sa propre identité. C'est aussi l'âge des influences externes. Il pensera avoir choisi librement un courant musical, littéraire ou social dont il suivra les mots d'ordre. Les codes vestimentaires sont de bons indicateurs : est-ce que de lui-même il aurait choisi de ne se vêtir qu'en noir ou de porter des jeans déchirés, des pulls dont les manches lui couvrent les mains et descendent presque jusqu'aux genoux ? Mais si l'adolescence nous fournit un premier modèle, nous rencontrons d'autres caricatures sociales. Costume, cravate, voiture de luxe sont la panoplie du cadre moyen ou supérieur. Mais l'extérieur ne va pas sans les valeurs de ce milieu qu'il n'a pas choisies. Hypertrophie du moi, égotisme, esprit de compétition où il faut écraser les autres. Je connais des hommes qui, au fond, sont bons, mais qui ont été formatés pour devenir xénophobes et indifférents aux milieux défavorisés. Sont-ils libres ? S'ils sont catholiques pratiquants, l'annonce de l'Évangile ne fait pas le poids pour les faire pencher vers l'altruisme et il y a de grandes chances pour que les homélies ne les remettent pas en cause. Avez-vous déjà entendu prêcher sur le Jugement Dernier ? Moi jamais, en des décennies de pratique religieuse ! Avez-vous entendu prêcher sur le jeune homme riche ? Cela m'est arrivé, mais avec tant de bémols et de précautions oratoires que le texte ne me concernait plus. Avez-vous déjà entendu prêcher sur l'amour fou de Dieu autrement que sur la mélodie de la charité minimale que doit pratiquer le chrétien moyen ?

Heureusement que finalement nous ne sommes pas libres, comme les théologiens l'entendent, à propos du choix final.

Il en va de la liberté comme de la vérité, ce ne sont pas des concepts, des idées abstraites, mais des personnes. Jésus nous a dit : « Je suis la vérité ! » (Jn 14, 6) Est dans la vérité celui qui est dans le Christ, qui vit une relation intense avec lui. Il est écrit : « La vérité vous rendra libres. » (Jn 8, 31) Autrement dit, c'est Jésus qui nous rend libres et la vérité n'est pas la capacité à faire des choix, bons ou mauvais, c'est un état d'âme. On pourrait dire que la liberté est une personne : le Saint Esprit.

Un ami avait entendu un enseignement sur le choix final : on mettra devant nous le Paradis et l'Enfer, Dieu et Lucifer, et on devra choisir librement. L'homme qui toute sa vie aura fait le choix de l'orgueil et de la dureté, comme le riche Lazare, qui aura pris le pli du péché mortel, celui-là sera enclin à choisir Lucifer. (Tiens, je croyais que la Vierge lui avait écrasé la tête à celui-là !) Et cet ami fut troublé par cet enseignement. Mais dans une prière profonde il vit le visage de Marie, notre Avocate ! Elle souriait et prononça doucement le mot « liberté » et tout était dit. Il comprit que celui qui s'est enfermé dans le péché ne pourra choisir qu'avec la liberté qui est celle de l'Esprit qui brillait dans le sourire et les yeux de la Vierge. S'il est important de ne pas perdre la perspective de l'Enfer, il nous faut savoir que l'amour aura le dernier mot. On a compté plus d'un millier de stigmatisés au XX^{ème} s. Combien en comptera le XXI^{ème} ? Même si nous n'avons pas cette vocation extraordinaire, nous avons la vocation d'être des autres Christ. Celui qui est avancé dans les voies de l'amour ne se soucie pas de son propre salut, ce qui engendra la fameuse querelle du 'pur amour' qui culmina au XVII^{ème} s. Il éprouve une vive douleur pour le salut de toutes les âmes.

« Tout pour l'amour de Dieu, pour l'honneur de la sainte Église et le salut des âmes.

Gloire à Dieu... Joie au prochain... Sacrifice pour moi.

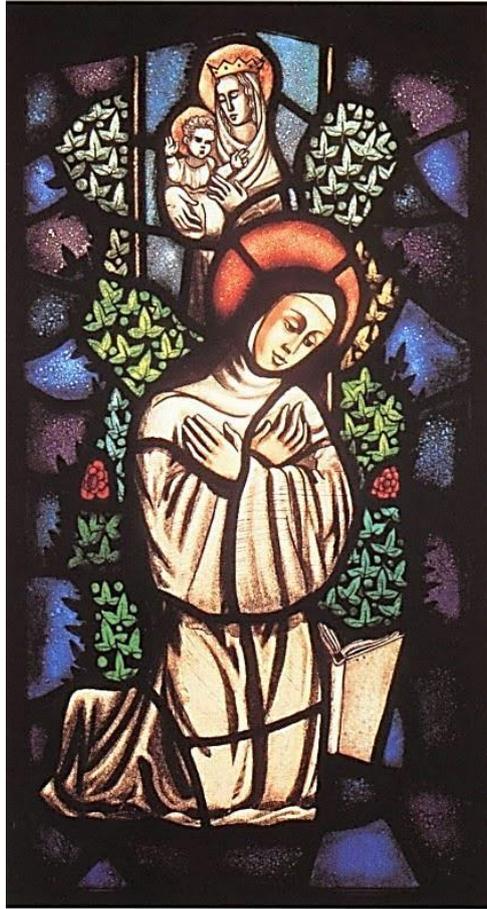
Aimer Jésus, aimer les âmes pour leur faire aimer Jésus.

Ma vie se consume sans fin, dans les douleurs, les épreuves, les déchirements de toutes sortes, dans l'oraison, l'abandon d'amour.

Ma vie est tout entière à Dieu pour les âmes ! Tout entière à Jésus enfant, à Jésus agonisant et crucifié, à Jésus-Hostie, pour l'amour des âmes... tout entière aux âmes pour l'amour de Jésus.

Je brûle du désir immense de donner à tous, de communiquer à tous, les flammes ardentes de mon amour pour Jésus, et pour Jésus crucifié, et de la charité infinie qu'il répand en mon âme en faveur de chacun et de tous. » Marthe Robin





Premier jour

Pendant cette semaine, nous allons parcourir un merveilleux texte de Béatrice de Nazareth (autour de 1200-1268). Cette bénédictine issue du milieu béguinal a beaucoup écrit et décrit ses expériences mystiques, mais l'original a été perdu et seuls quelques fragments ont été retrouvés dans des copies. C'est le cas heureusement de ce joyau qu'est : « Les Sept Degrés d'Amour ». Nous pourrons la suivre dans cette ascension qui est une transformation jusqu'à l'identification à l'Amour qui est Dieu. Quand je dis la suivre... ce n'est malheureusement pas l'imiter, mais au moins méditer pour susciter le désir et savoir ce qui nous attend dans l'autre monde où nous aimerons parfaitement, et peut-être que certains lecteurs parviendront à l'Incendie d'amour.

Premier degré : L'âme se purifie et retrouve sa liberté et noblesse spirituelle, à l'image de Dieu, telle qu'elle fut créée.

« La première manière est un désir actif de l'amour, qui doit régner dans le cœur longtemps avant de vaincre tout obstacle, œuvrer avec force et vigilance et croître vaillamment tant que dure cet état.

Ce désir vient évidemment de l'amour même : l'âme bonne, qui veut servir fidèlement Notre-Seigneur, le suivre sans crainte et l'aimer en toute vérité, est mue par ce désir de vivre dans la pureté, dans la noblesse et la liberté où Dieu l'a créée à son image et à sa ressemblance - ressemblance qu'il nous faut aimer et garder par-dessus tout.

C'est dans cette voie qu'elle veut cheminer, agir et grandir, monter vers un amour plus haut, vers une connaissance de Dieu plus intime, jusqu'à la perfection pour quoi elle est faite, où elle se sent appelée par son Créateur. C'est à cela que matin et soir elle s'applique, à cela qu'elle se livre tout entière. C'est toute sa question, toute son étude, toute son instance devant Dieu, toute sa pensée : comment arriver à gagner l'intimité de l'Amour et à lui ressembler en toute parure de vertus, en toute pureté de constante noblesse, en tout ce qui lui sied ?

Cette âme examine souvent ce qu'elle est et ce qu'elle doit être, ce qu'elle a et ce qui lui manque : pleine de zèle et de grands désirs, avec toute la sagacité dont elle est capable, elle tâche de se garder et d'éviter tout ce qui pourrait lui faire obstacle en ces œuvres d'amour ; son cœur ne se repose point, sa volonté ne se lasse pas de chercher, de réclamer, d'apprendre, de saisir et de garder tout ce qui peut l'aider, la faire avancer en amour.

Tel est le souci de l'âme en cet état, son œuvre et son labeur, jusqu'à ce qu'elle obtienne enfin de Dieu, par son zèle et sa foi, de pouvoir servir l'amour sans que les fautes passées l'arrêtent, avec une conscience libre, un esprit purifié, une claire intelligence.

Le désir d'une telle pureté et d'une telle noblesse vient assurément de l'amour et non de la crainte. Celle-ci nous fait bien agir ou pâtir, prendre ou laisser les choses pour éviter la terrible colère divine, les jugements de ce juste Juge, les châtiments éternels et les maux temporels. Mais l'amour seul nous dirige vers la pureté, vers la haute et suprême noblesse qu'il est par essence, dont il a possession et fruition, qu'il enseigne naturellement aux âmes dès qu'elles se livrent à lui. »

Béatrice est marquée par l'amour courtois dont elle emprunte parfois le vocabulaire. Il s'agit de la quête d'amour, celui qui s'y lance ne doit pas avoir d'autres objectifs. De l'idéal chevaleresque elle retient la pureté et la noblesse. Or noblesse oblige : le comportement du chevalier doit être sans peur, il doit être fier comme celui qui se sait appartenir à la classe des conquérants et ne reculer devant rien de vulgaire. Sa quête est surtout inlassable. Telle est la leçon que nous devons retenir car si l'amour que Dieu a mis en nous souvent nous fait signe, il faut tout abandonner et persévérer avec courage, même si la quête est sans fin et ne s'achève qu'au ciel.



Deuxième jour

Deuxième degré : L'âme veut servir l'amour sans désir de récompense, dans la seule joie de servir Dieu.

« Une autre manière d'amour est en ceci parfois que l'âme veut aimer de façon toute gratuite. Elle veut servir Notre-Seigneur pour rien : l'aimer simplement, sans pourquoi, sans récompense de grâce ou de gloire ; comme une jeune fille qui vaque au service de son seigneur par pur amour, sans salaire aucun, satisfaite de le servir et qu'il la laisse servir. C'est ainsi qu'elle voudrait fidèlement rendre amour à l'Amour, le servir en aimant sans mesure, par-dessus toute raison et tout ce que l'homme peut entendre.

En cet état, elle est si brûlante de désirs, si prête à servir, si prompte à la peine, si douce dans la gêne, si joyeuse dans le chagrin : de tout son être, elle ne veut que plaire à l'amour. Faire ou souffrir quelque chose à son service, voilà ce qui lui plaît et lui suffit. »

L'amour est sans pourquoi. On aime parce qu'on aime car l'amour se suffit à lui-même, il a sa récompense en lui-même alors qu'il ne recherche aucune récompense.

« Pourquoi tu m'aimes ? » Cette question revient, harcelante, dans les couples amoureux. Alors, on fait parfois la liste des qualités de l'autre pour trouver des justifications. Mais cela finit toujours de la même manière : « Je t'aime parce que tu es mon amour. » C'est comme le feu qui aime ce qu'il consume et qui se propage, c'est dans sa nature, dans son essence.

On songe à la célèbre citation de Montaigne dans ses essais : « En l'amitié de quoi je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : « Parce que c'était lui ; parce que c'était moi. »

« Il y a, au-delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous voyions l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports, je crois par quelque ordonnance du ciel ; nous nous embrassions par nos noms. Et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. »

Nous pourrions transposer dans le langage mystique : « Parce que c'était Dieu, parce que c'était moi. » Si l'amitié-amour de Montaigne et de la Boétie a été durable, on ne peut pas en dire autant des amours qu'on croit éternelles. La condition pour qu'un amour dure est qu'il soit totalement désintéressé et gratuit. Tous les mystiques qui traversèrent la terrible nuit de l'esprit vous le diront. Ils n'ont plus aucune raison d'aimer le Dieu qui les traite ainsi, mais ils ne peuvent le quitter, tout comme Job. Ils pourraient dire : « Je t'aime même si je ne le sens pas, je t'aime malgré toi. »

Il faut encore citer le distique d'Angélius Silésius : « La rose est sans pourquoi. » C'est un cadeau, une beauté gratuite. Thérèse se voit ainsi comme une fleur printanière. Un pur cadeau de Dieu et de la vie.



Troisième jour

Troisième degré : Ce désir de faire toujours plus, devient une torture. L'âme cherche à agir dans la mesure de l'amour infini, ce qui est impossible, d'où cette « torture » spirituelle.

« Pour la troisième manière d'aimer, l'âme de bonne volonté y passe par de grandes peines, car elle veut à tout prix contenter l'Amour et le satisfaire en tout honneur, en tout service, en toute obéissance d'amour.

Ce désir parfois s'élève en elle violemment, elle se prend avec passion à vouloir tout faire : il n'est vertu dont elle ne cherche la perfection, rien qu'elle ne veuille souffrir ou supporter, nulle épargne, nulle mesure qu'elle admette en son effort. Elle est disposée à tous les dévouements, prompte et intrépide dans la peine ou le labeur. Mais quoi qu'elle fasse, elle demeure insatisfaite.

Telle est bien sa pire douleur, de ne pouvoir rendre justice à l'amour selon ses désirs, de se trouver toujours avec lui en dette insolvable. Elle sait pourtant que cela dépasse les forces humaines, et de beaucoup ses propres pouvoirs : ce qu'elle désire en vérité est irréalisable pour toute créature. Car elle voudrait, à elle seule, faire autant que tous les hommes sur la terre et tous les esprits dans le ciel, que tous les êtres d'en haut et d'en bas, et infiniment plus encore, pour servir, honorer et aimer l'Amour selon qu'il en est digne. Tout ce qui manque dans ses œuvres, elle veut y suppléer par l'intention parfaite et les puissants désirs. Mais cela même ne la console pas. Elle sait bien que l'accomplissement de tels vœux est au-dessus de ses atteintes, au-dessus de tout sens et de toute raison humaine, mais elle n'arrive pas à se modérer, à se dominer, à se tranquilliser. Elle fait cependant tout ce qu'elle peut : elle rend à l'amour grâces et louanges, elle œuvre et travaille pour lui, elle s'offre tout entière à l'amour et n'agit qu'en lui.

En tout cela donc, point de repos pour elle : elle doit souffrir toujours de ne point saisir ce qu'elle convoite. Elle reste plongée dans le creve-cœur, dans la langueur insatiable : il lui semble qu'elle meurt sans mourir, et que dans cette mort elle souffre l'enfer. Sa vie est infernale en vérité, elle n'est que déception et disgrâce, les désirs anxieux la martyrisent, nul accomplissement, nulle satisfaction, nul apaisement ne se laissent entrevoir.

Il lui faut rester en cet état jusqu'à ce que Notre-Seigneur la console dans un autre mode d'amour, par une connaissance plus intime de lui-même : alors elle pourra mettre en œuvre le don nouveau reçu de lui. »

Ah ! Comme je la connais bien cette ire d'amour, cette colère, cette agitation ! Je pense aux textos que s'envoient les jeunes : « Tu me manques... Tu me manques trop... Même quand tu es là tu me manques. » C'est bien ça : même quand tu es là tu me manques, parce que tu n'es pas assez là, parce que ton amour manque d'une intensité que je recherche. Combien de bûches puis-je ajouter dans le foyer pour qu'il me réchauffe comme je le voudrais ? Cette phase est nécessaire pour montrer à Dieu l'intensité du désir et la volonté devenue indomptable de lui appartenir. Mais l'âme ne sait pas que son agitation ne sert à rien et que c'est la quiétude de la contemplation qui va attiser la fournaise.



Quatrième jour

Quatrième degré : Dieu délivre de cette torture, dans la joie de l'amour mystique infus. L'âme vaincue par l'amour fait une première expérience passive de Dieu.

« Dans la quatrième manière d'amour, Notre-Seigneur fait goûter à l'âme tour à tour de grandes délices et de grandes peines, dont nous allons parler maintenant.

À certaines heures, il semble que l'amour s'éveille doucement en elle et se lève radieux pour émouvoir le cœur sans nulle action de la nature humaine. Le cœur alors est excité si tendrement, attiré si vivement, si fortement saisi et si passionnément embrasé par lui, que l'âme est totalement conquise. Elle éprouve une nouvelle intimité avec Dieu, une illumination de l'esprit, un merveilleux excès de délices, une noble liberté et une étroite nécessité d'obéir à l'amour ; elle connaît la plénitude et la surabondance. Elle sent que toutes ses facultés sont à l'amour, que sa volonté est amour, elle se trouve plongée et engloutie dans l'amour, elle-même n'est plus qu'amour. La beauté de l'amour l'a rendue belle, sa force l'a dévorée, sa douceur l'absorbe, sa justice la submerge, sa noblesse l'étreint

; la pureté de l'amour l'a parée, sa hauteur l'a élevée et l'a comprise en lui-même : elle est toute à l'amour et ne peut s'occuper que de lui.

Lorsqu'elle ressent cette surabondance de délices et cette plénitude, son esprit s'abîme tout entier dans l'amour, son corps défaille, son cœur se liquéfie et ses forces l'abandonnent. Elle est tellement dominée par l'amour qu'elle peut à peine se tenir : souvent elle perd l'usage de ses membres et de ses sens. Elle est comme un vase comble dont le contenu se répand au moindre mouvement : la plénitude de son cœur l'accable, et sans qu'elle y prenne garde, pour un rien l'amour déborde. »

Ce degré d'amour suppose une purification par laquelle Béatrice vient de passer. Sa volonté a été purifiée, elle a acquis la patience. « La patience tout obtient » et le poème de sainte Thérèse d'Avila pourrait bien résumer ce degré d'amour où Béatrice est arrivée :

« Que rien ne te trouble que rien ne t'effraie, tout passe, Dieu ne change pas, la patience obtient tout ; celui qui possède Dieu ne manque de rien :

Dieu seul suffit. »

Elle a appris à marcher au rythme de Dieu qui suscite les désirs et vient les combler. « C'est toi qui nous fais désirer et combles nos désirs » dira la petite sainte de Lisieux. Mais les deux termes « impatience et patience » contiennent la racine latine « souffrir ». L'impatience est une souffrance difficilement tolérable, une souffrance agitée alors que la patience est une souffrance paisible. Or, comme le dit encore Thérèse : « Une souffrance paisible n'est plus une souffrance. » Elle est l'espérance que l'Amant fidèle honorera ses rendez-vous au moment qui est le meilleur pour nous.

Béatrice sait maintenant que tout ce qui dure dans la vie mystique comme dans la vie chrétienne normale ne vient pas de nous mais nous est infusé par l'Esprit Saint.



Cinquième jour

Cinquième degré : l'Incendie d'amour

« Dans la cinquième manière, il arrive parfois que l'amour s'élève dans l'âme en tempête, avec grand bruit et excès délicieux en sorte que le cœur semble devoir se briser et l'âme sortir d'elle-même dans l'acte de l'amour et de la fruition. Elle est entraînée dans le désir d'amour à l'accomplissement de ses grandes œuvres, aux œuvres pures de l'amour : elle veut satisfaire l'amour en ses multiples exigences. Ou bien elle veut se reposer dans le doux embrassement de l'amour, dans la richesse délicieuse et la suffisance de tout bien : son cœur et tous ses sens le désirent avec ardeur, le cherchent avec zèle et le réclament avec passion. Lorsqu'elle est en cet état, elle se trouve si forte en esprit, elle embrasse tant de choses en son cœur, elle ressent un tel surcroît de vertu physique, de promptitude et d'énergie en son opération, au-dehors et au-dedans, que tout en elle, lui semble-t-il, est activité et travail, alors même que son corps est tranquille. Elle se sent néanmoins attirée de l'intérieur, fortement saisie par l'amour, pressée par l'impatience et les peines multiples d'un cœur insatisfait. Tantôt c'est le sentiment de l'amour même qui, sans raison aucune, la fait souffrir, tantôt l'absence de ces biens dont l'amour a soif, et la fruition refusée à son désir. Par instant, l'amour perd à ce point toute mesure en elle, il jaillit avec une telle effraction, agite le cœur si fort et si furieusement, que ce cœur semble de toutes parts blessé, et ses blessures ne cessent de se renouveler, chaque jour plus brûlantes et plus douloureuses. Il lui paraît que ses veines se rompent, que son sang l'abandonne, que sa moelle dépérit ; ses os défont, sa poitrine éclate, sa gorge se dessèche ; son visage et tous ses membres ressentent la brûlure intérieure et l'ire souveraine de l'amour. Parfois aussi c'est comme une flèche qui traverse son cœur jusqu'à la gorge et lui fait perdre le sens, ou comme un feu qui attire tout ce qu'il peut consumer : telle est la violence que cette âme éprouve, l'action en elle de l'amour sans mesure et sans pitié, qui exige et dévore toute chose.

La Fiancée est ainsi tourmentée, écrasée, épuisée intérieurement, que ses énergies n'y suffisent point, mais son âme est nourrie, son amour est allaité et son esprit maintenu au-dessus de lui-même.

L'amour, en vérité, dépasse tellement ses puissances qu'elle voudrait parfois briser le lien de son pouvoir et de tant de souffrances (s'il se pouvait) sans troubler l'union d'amour ; mais le lien d'amour la serre de si près, son immensité l'assujettit de telle sorte, qu'elle ne peut garder ni mesure ni raison, elle ne peut ni écouter le bon sens, ni se modérer, ni attendre sagement.

Car plus elle reçoit d'en-haut, plus elle réclame, plus on lui révèle de vérité, plus le désir la presse d'approcher cette lumière : la vérité, la pureté, la noblesse et la fruition de l'amour. Elle est donc entraînée et stimulée plus fort chaque jour, nullement satisfaite ni calmée. Ce qui la dévore et la tourmente le plus, est cela même qui la guérit et la console ; ce qui la blesse le plus profondément, lui assure mieux que tout la santé. »

C'est une véritable explosion d'amour dans le cœur mais aussi dans le corps. Peut-on supporter un tel incendie sans craindre pour sa vie ? Tous ceux qui ont connu cet *incendium amoris*, pensent que leur corps ne supportera pas un tel feu. Nul ne peut voir Dieu sans mourir et il s'est tellement approché qu'on a l'impression que la mort est proche et pourtant on s'écrie : « Encore ! Plus d'amour ! Mon Dieu ! »

Beaucoup de saints, comme saint Philippe Néri, ont connu à un point incroyable cette grâce. « Tous les saints ont aimé Dieu ; car l'amour de Dieu est le premier et le plus grand commandement, mais la vie de Philippe réalise ce divin précepte avec une plénitude, pour ainsi dire, incomparable. Son existence ne fut qu'un transport d'amour envers le souverain Seigneur de toutes choses ; et sans un miracle de la puissance et de la bonté de Dieu, cet amour si ardent au cœur de Philippe eût consumé sa vie avant le temps. Il était arrivé à la vingt-neuvième année de son âge, lorsqu'un jour, dans l'Octave de la Pentecôte, le feu de la divine charité embrasa son cœur avec une telle impétuosité que deux côtes de sa poitrine éclatèrent, laissant au cœur l'espace nécessaire pour céder désormais sans péril aux transports qui l'agitaient. Cette fracture ne se répara jamais ; la trace en était sensible par une proéminence visible à tout le monde ; et grâce à ce soulagement miraculeux, Philippe put vivre cinquante années encore, en proie à toutes les ardeurs d'un amour qui tenait plus du ciel que de la terre. »



Sixième jour

Sixième degré : L'amour divin triomphant se rend maître de l'âme. Travail et repos dans la paix. L'amour est en elle : l'âme ne craint plus rien ni personne.

« En la sixième manière, lorsque la Fiancée de Notre-Seigneur est plus haut et plus avant dans la piété, elle éprouve encore une autre forme de l'amour avec connaissance plus intime et plus élevée.

Elle sent que l'amour a triomphé de ses défauts, qu'il domine ses sens, qu'il orne sa nature, qu'il dilate et exalte son être. Elle est maîtresse d'elle-même à présent et ne trouve plus de résistance, elle possède son cœur en toute sécurité pour agir librement ou reposer dans la fruition. Rien en cet état qui lui paraisse petit : tout est facile à faire ou à laisser, à souffrir ou à porter, de ce qui sied à l'amour, l'exercice de la charité ne lui coûte plus.

Elle éprouve alors une dévotion divine, une pureté limpide, une suavité spirituelle, une liberté fervente, un sage discernement, une douce égalité avec Notre-Seigneur et une science intime de Dieu.

Voyez : elle est pareille maintenant à une ménagère qui a réglé comme il sied sa maison, qui l'a sagement arrangée et bellement ordonnée, et bien garantie et prudemment gardée, qui prend et laisse ce qui lui convient, ouvre et ferme à son gré. Ainsi en est-il de cette âme : elle est amour et l'amour règne en elle, puissant et souverain, dans l'action ou le repos, dans ce qu'elle entreprend ou évite de faire, dans les choses extérieures ou intérieures selon sa volonté.

Et comme le poisson qui nage dans la largeur du fleuve ou se repose dans sa profondeur, comme l'oiseau qui vole hardiment dans les hauteurs, ainsi sent-elle que son esprit erre librement dans l'altitude et la profondeur et l'abondance délicieuse de l'amour.

La puissance de l'amour a requis et conduit cette âme, l'a gardée et protégée, lui a donné la prudence et la sagesse, la douceur et la force de la charité. Cette puissance pourtant, l'amour l'a tenue cachée jusqu'au moment où, par une ascension nouvelle, elle est devenue maîtresse d'elle-même, en sorte que le domaine de l'amour en elle fût incontesté. Il la rend alors si hardie qu'elle ne craint ni homme ni démon, ni ange ni saint, ni Dieu même, en ce qu'elle fait ou ne fait point, dans son agir et son repos.

Et elle sent bien d'ailleurs que l'amour est en elle aussi éveillé, aussi actif lorsque son corps est en repos qu'en des labeurs multiples. Elle sait et sent que ni travail ni souffrance n'importe à l'amour lorsqu'il règne dans une âme.

Mais tous ceux qui veulent venir à lui doivent le chercher en tremblant, le suivre avec foi, s'y exercer avec ardeur et ne s'épargner eux-mêmes ni dans l'effort ni dans les douleurs, ni dans le support patient de la gêne ou du mépris. Il n'est chose petite que ces âmes ne doivent tenir pour grande, jusqu'à ce que l'amour vainqueur opère en elles ses œuvres souveraines, rende petites les grandes choses, facilite tout labeur, adoucisse toute peine, et de tout débit les acquitte.

Ceci est liberté de la conscience, douceur du cœur, sagesse des sens, noblesse de l'âme, élévation de l'esprit et commencement de la vie éternelle. C'est une vie angélique déjà dans cette chair, dont l'autre vie sera la suite. Que Dieu daigne à tous nous l'accorder. Ainsi soit-il. »

Dans l'étape précédente nous avons pu remarquer que Béatrice était entrée dans les voies passives, c'est-à-dire dans les voies illuminatives. Dans ce nouveau degré qu'elle décrit, nous la voyons dans les dernières demeures, dans l'union transformante, elle se nomme elle-même Fiancée. Elle est entrée dans la passivité car elle est morte à elle-même, elle s'est anéantie, elle est détachée de tout et Dieu peut enfin naître en elle pour reprendre l'expression d'un sermon de Maître Eckhart : « La naissance de Dieu dans l'âme. » Nous sommes incapables d'aimer vraiment mais c'est Dieu qui vient s'aimer en nous, en nous infusant toutes les vertus.

Septième jour

Septième degré : Passage de l'âme dans l'amour éternel. Désir d'être délivré du corps de chair et d'être toujours avec l'amour, car l'âme ne peut plus aimer que Dieu.

Cet hymne à l'amour se termine sur les resplendissantes perspectives de l'éternelle béatitude.

« L'âme bienheureuse connaît encore une septième sorte d'amour sublime, qui opère en elle intérieurement un singulier travail. Elle est attirée dans l'amour au-dessus d'elle-même, au-dessus des sens, de l'humaine raison et de toute opération de son propre cœur ; elle est attirée par le seul amour divin dans l'éternité, dans l'immensité inconcevable, dans la latitude, la hauteur inattingible et l'abîme profond de la Dêité, qui est en toute chose et demeure incomprise, immuable dans la plénitude de l'être, toute-puissante, comprenant tout et opérant tout par son acte souverain.

La Fiancée est alors si tendrement abîmée dans l'amour, emportée par une aspiration si forte que son cœur affolé ne peut plus contenir l'élan intérieur, son âme dans l'excès d'amour s'écoule et s'évanouit, son esprit cède tout entier à la fureur des puissants désirs. Elle veut s'établir dans la fruition : tout en elle y tend. C'est cela qu'elle exige de Dieu, elle le cherche ardemment et passionnément en lui, elle ne peut cesser de le vouloir, car l'amour ne lui laisse ni répit ni repos, ni paix d'aucune sorte. L'amour l'exalte et l'abaisse, lui fait goûter mort et vie, la guérit et la blesse derechef, la rend folle et de nouveau sage, et par ces voies l'attire à l'état le plus haut.

C'est ainsi qu'elle est élevée en esprit au-dessus de la durée, au-dessus des dons de l'amour, dans l'éternité de l'amour qui n'a point de temps, qui transcende tous les modes humains d'aimer ; elle est élevée au-dessus de sa propre nature par le désir qui veut la dépasser.

Tout son être alors et toute sa volonté, son aspiration et son amour sont établis dans la vérité et dans la clarté pure, dans la haute noblesse et dans la beauté délicieuse, dans la douce société de ces esprits supérieurs qui s'écoulent tous en flots d'amour tandis qu'ils contemplent leur Amour et le connaissent clairement dans la fruition. Sa volonté reste là-haut parmi les esprits, c'est là qu'elle erre par le désir, surtout dans le chœur des Séraphins brûlants ; mais c'est la Divinité, la très-haute Trinité qui est son habitation et son repos bienheureux.

Elle cherche le Bien-Aimé dans sa majesté, elle le suit et le contemple avec le cœur et l'esprit. Elle connaît, elle l'aime, elle le désire de telle sorte qu'elle ne regarde ni saint ni

ange, ni homme ni créature aucune, sinon dans cet amour commun, en Dieu même, par quoi elle aime tous les êtres avec lui. C'est lui seul qu'elle a choisi dans l'amour au-dessus de tout, au-dessous de tout et en tout : la passion de son cœur et les forces de son esprit ne veulent rien que le voir, le posséder, avoir fruition de lui.

La terre est donc pour elle un grand exil, une dure prison, un tourment cruel. Elle ne ressent pour le monde que dégoût et mépris, rien de ce qui est terrestre ne peut la flatter ni la satisfaire : c'est grande peine pour l'âme d'être ainsi, de devoir vivre au loin et partout étrangère. Elle ne peut oublier son exil ni apaiser sa langueur, le désir la tourmente à faire pitié. Ce qu'elle éprouve est passion et martyre, sans comparaison ni mesure.

Elle a donc grande soif d'être libérée de ce ban et déchargée des liens de ce corps ; elle soupire souvent d'un cœur brûlant avec l'Apôtre : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*, c'est-à-dire « je voudrais être détachée et rester avec le Christ ». Telle est bien l'ardente langueur, la douloureuse impatience qu'elle ressent d'être affranchie et de demeurer avec le Christ, non par ennui de cette vie ni par crainte des peines à venir, mais en vertu d'un amour saint et éternel : le désir la mine, la consume et la dévore d'atteindre le pays de l'éternité, la gloire et la fruition.

Sous l'empire immense de ce désir, sa condition est dure et pesante : la peine que lui fait endurer la soif est indicible. Il lui faut pourtant vivre dans l'espoir, et cet espoir même la fait haleter et souffrir. Ah ! Saints désirs de l'amour, que vous avez de force dans une âme éprise ! C'est un mal aigu et une vie mourante ! L'âme ne peut ni monter là-haut ni se sentir en paix ici-bas. Elle ne peut supporter la pensée de l'Ami, tant elle le désire, et la pensée d'en être privée la torture incessamment. Il lui faut vivre tous les tourments.

Aussi ne peut-elle et ne veut-elle nullement être consolée, comme dit le Prophète : *Renuit consolari anima mea*, c'est-à-dire « Mon âme refuse la consolation ». Oui, elle la refuse et souvent de la part de Dieu comme de celle des créatures, car toute consolation qu'elle reçoit, en faisant croître son amour, l'attire vers un état plus haut, renouvelle son désir de la fruition et lui rend plus intolérable cet exil. Elle reste donc inapaisée, inconsolée malgré tous les dons qu'elle peut recevoir, tant qu'elle est privée de la présence du Bien-Aimé.

C'est une vie de grands labeurs que celle-ci, où l'âme repousse toute consolation et n'admet nulle trêve en sa recherche. L'amour l'a appelée et conduite, lui a montré ses voies qu'elle a tenues fidèlement en de lourdes peines, en de pesants travaux, avec ardente langueur et puissants désirs, grande patience et grande impatience, dans les douceurs et les douleurs et maintes meurtrissures, dans la quête et la prière, dans la disette et la possession, dans la montée et le suspens et la poursuite et l'étreinte, dans le besoin et l'inquiétude, dans l'angoisse et le souci, dans la fièvre mortelle, dans la foi pure et dans le doute aussi, bien souvent. Joie ou douleur, elle est prête à tout porter ; morte ou vive, elle veut se livrer à l'amour, elle endure en son cœur d'immenses souffrances et c'est pour l'amour seul qu'elle veut gagner la Terre Promise. Lorsqu'elle s'est bien éprouvée en tout ceci, la gloire est son unique refuge. Car telle est par-dessus tout l'œuvre de l'amour : il veut l'union la plus étroite et l'état le plus haut, où l'âme se livre à l'union la plus intime.

La Bien-Aimée ne cesse donc point de chercher l'amour, elle voudrait le connaître et en jouir toujours, mais c'est chose qui ne peut être en cet exil : elle veut donc migrer vers ce pays où elle a fondé sa demeure et fixé son cœur, où déjà elle repose avec l'amour. Car elle le sait bien, c'est là que tout obstacle cessera et que l'Aimé tendrement l'embrassera.

Elle y contempera passionnément ce qu'elle a si tendrement aimé ; elle possédera pour son salut éternel celui qu'elle a si fidèlement servi ; elle jouira en toute plénitude de celui que par l'amour elle a si souvent embrassé dans son âme.

Ainsi elle entrera dans la joie de son Seigneur, comme le dit saint Augustin : *Qui in te intrat, intrat in gaudium Domini sui*, « Celui qui entre en vous, entre dans la joie de son Seigneur et n'aura plus de crainte, mais sera bienheureux dans le Bien souverain ».

C'est alors que l'âme est unie à son Époux et devient un seul esprit avec lui, dans un amour indissoluble et une foi éternelle. Ceux qui dans le temps de la grâce se sont appliqués à l'amour jouiront de lui dans la gloire éternelle, où rien ne nous occupera que louange et amour. Dieu veuille nous y conduire tous ! Amen. »